CHARLES LE GOFFIC
de l'Académie française

POÉSIES COMPLÈTES

II

IMPRESSIONS ET SOUVENIRS
LE TREIZAIN DE LA NOSTALGIE
ET DU DÉCHIREMENT
A LA FANÉE DU JOUR — CIVILIA
LA VISITE NOCTURNE
(1903-1931)

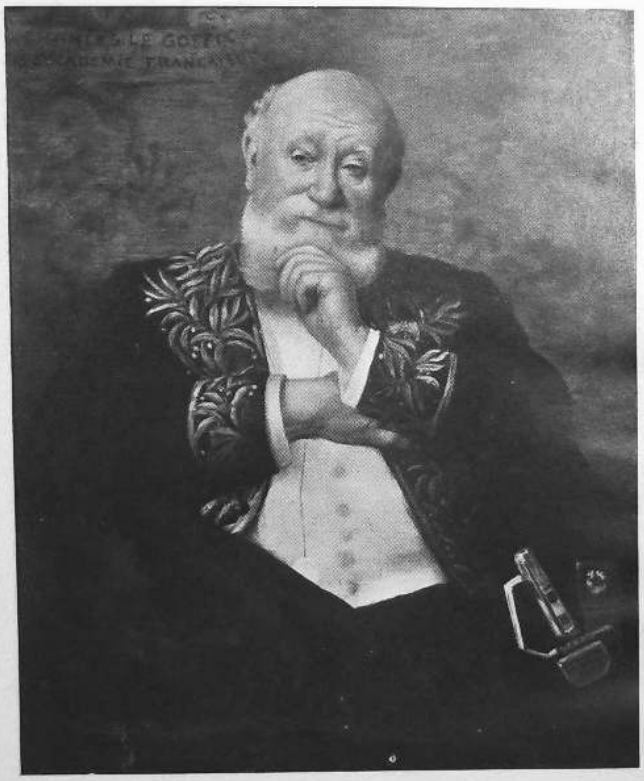
PARIS
LIBRAIRIE PLON

M.CM.XXXII

3e édition

POÉSIES COMPLÈTES

II



CHARLES LE GOFFIC

D'après le portrait d'EMMANUEL FOUGERAT

CHARLES LE GOFFIC

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

POÉSIES COMPLÈTES

II

IMPRESSIONS ET SOUVENIRS
LE TREIZAIN DE LA NOSTALGIE
ET DU DÉCHIREMENT
A LA FANÉE DU JOUR — CIVILIA
LA VISITE NOCTURNE

Avec un portrait en frontispice

PARIS
LIBRAIRIE PLON
LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIT
IMPRIMEURS-ÉDITEURS — 8, RUE GARANCIÈRE, 6e

Tous droits réservés

Droits de reproduction et de traduction
réservés pour tous pays.

IMPRESSIONS ET SOUVENIRS

AILLEURS

A Fernand Laudet.

ALÉSIA

A Fernand Mazade.

A lutter contre toi d'où vient que je m'obstine,
O sang celte qui bats en ma veine latine,
Si, pour rendre à ton flot sa native âcreté,
Il m'a suffi de voir au fond du crépuscule,
Comme au fond d'un immense et brumeux ergastule,
La lune d'août ouvrir son œil ensanglanté?

Entre les fûts des pins qui rayaient son orbite
Et semblaient les barreaux d'une herse subite
Que l'on eût abaissée aux deux côtés du rail,
Tandis que nous roulions vers la Ville Éternelle,
Elle collait sa rouge et tragique prunelle,
Comme un Gaulois blessé derrière un soupirail.

Et j'ai senti que Rome et la molle Italie
Et Florence, où l'automne est sans mélancolie,
Et Baïes, dont tout cœur d'amant s'extasia,
Dans mon âme d'un soir s'étaient soudain voilées
Et qu'en elle un vaincu des anciennes mêlées
Pleurait encor, pleurait toujours Alésia.

DESTIN

Réponse à Charles Le Goffic.

Viens au soleil, mon doux ami : console-toi.
Efface de tes yeux la lune acariâtre.
Il fallait que la foudre incendiât le toit
Et que le vent soufflât sur l'âtre.

Les clos d'Alésia ne sont-ils plus en fleur?
Le drame magnifique et cruel devait être.
Ce n'est que dans le sang et parmi la douleur
Que l'auguste enfant pouvait naître :

L'enfant qui, mariant le sensible au divin,
Mira le rêve celte au fil latin de l'onde
Et, sous le plus léger des firmaments, devint
L'honneur et la beauté du monde.

FERNAND MAZADE.

ANTHÉOR

A Saint-Blaize, à la Zueca,
Vous étiez, vous étiez bien aise...

A. DE MUSSET.

Pour Henri Clouard.

Au cap d'Eze,
A la Lodola,
Qu'on était bien aise!
Qu'on était bien là!

Vintimille
Aux citrons dorés,
Plage de famille
Et prix modérés.

Bordighère,
Ospedaletti,
Je vous vis naguère
Blancs de confetti.

Nice, Canne,
Menton, Taggia,
Que de Roxelane
Et d'Ophélia

Vous m'offrîtes,
Au subtil relent
D'ail, de pâtes frites
Et d'ylang-ylang!

Vieille Antibe,
Où l'enfant gaulois
Deux fois, dit le scribe,
Dansa, plut deux fois,

Salut, veuve
D'un passé trop lourd
Pour l'épaule neuve
De ton clair faubourg!

Ta corniche,
Endoume, un moment,
M'ouvrit, verte niche,
Son recueillement.

A Théoule,
Les porphyres roux
Chantaient sous la houle
Un air lent et doux.

La Fontvieille,
Bandol, Vallesclut
Caressent l'oreille
Comme un son de luth.

Mais la palme
Te revient encor,
Alme nom de l'alme
Et grecque Anthéor!

(*Semaine du Carnaval.*)

ARIETTE DAUPHINOISE

Pour Théodore Botrel.

De Montmaure à Lus,
Dans l'ombre, à toute heure,
On dirait que pleure
Un glas lent, un glas...

Mais, au Vapellas,
Mon cœur, comme en rêve,
Croit ouïr sans trêve
Un clair angélus.

— Quel est ce rébus?
Dites-vous, Nanette,
Ma fine brunette
Aux beaux yeux lilas.

— C'est qu'au Vapellas
Vous m'aimiez encore,
Et c'est qu'à Montmaure
Vous ne m'aimiez plus.

(Sur la route de Lus-la-Croix-Haute).

A UNE NORMANDE

Adieu, mon joli cœur de rêve!
Souvenez-vous du Val-André
Et de l'heure exquise et trop brève
Où le soir mourait sur la grève
Comme un andante de Fauré.

D'où veniez-vous, mon gentil page?
De Criquetot... ou de Paris?
Moi j'arrivais d'un long voyage
Au pays des cœurs en veuvage,
Au pays des cœurs défleuris.

C'est là-bas sur une âpre côte,
Chez un vieux peuple aux yeux d'enfant.
A basse mer comme à mer haute,
L'amour à toute heure y sanglote :
Rien qu'à l'ouïr, le cœur se fend.

Avant que le ciel ne se brouille,
Partez, mon cœur, mon cœur joli.
La brume file sa quenouille;
Craignez l'automne aux doigts de rouille,
Tisseurs de silence et d'oubli.

L'AFFÛT

A Maurice Langereau.

I

Le marais dort, crispé d'un gel tardif. Au loin,
Dans la brume qui s'épaissit et se dilate
Tour à tour, la Sologne étend sa glèbe plate...
Nous sommes là depuis une heure, l'arme au poing.

Et tout à coup, tandis qu'une étoile clignote,
Puis deux, puis trois, puis des centaines, des milliers,
Voici qu'éclaboussant de pourpre les halliers
Jaillit sur l'horizon la lune solognotte.

Dans l'air glacé du soir elle monte sans bruit
Au-dessus des champs d'orge et des carrés d'avoine,
Si rouge qu'on dirait une énorme pivoine
Magiquement éclose au jardin de la Nuit.

Un chien transi, là-bas, hurle au fond d'une grange;
Et nous-mêmes, chasseurs endurcis et sans foi,
Nous nous défendons mal contre un obscur émoi
A l'apparition de cette fleur étrange...

II

Paysages du ciel, si beaux et si divers,
Nous habitons trop près de vos profondeurs bleues;
L'homme ne compterait ni les jours ni les lieues,
S'il devait vous chercher au bout de l'univers.

Nous vous connaissons trop, couchants, aubes fleuries :
L'habitude a blasé nos yeux sur vos beautés,
Et c'est en vain que sur les champs et les cités
Vous déployez l'azur et l'or de vos féeries;

C'est en vain que, trouant la nue à coup d'épieu,
Le Jour, tel un veneur, sort du fourré nocturne
Et, sur l'aiguail des monts essuyant son cothurne,
Se dresse et, brusquement, bondit dans l'air en feu.

Blancs cirrus qui broutez l'aérien pacage,
Lune en fleur, astres d'or, il faut comme ce soir,
Pour forcer nos regards à vous apercevoir,
Quelque affût solitaire au bord d'un marécage.

Il faut la frissonnante immensité des nuits...
Tant de magnificence est rassemblée en elle
Que notre âme d'antan, notre âme originelle,
Remonte tout à coup dans nos yeux éblouis,

L'âme que nous avions aux premiers jours du monde,
Quand le viel Ouranos était l'unique dieu,
Les nuages son char, le soleil son moyeu,
Et qu'au creux de l'éther tonnait sa voix profonde.

III

Hélas! presque aussitôt l'ombre en nous redescend...
Plus captif que jamais, Platon, dans la caverne,
L'homme habite aujourd'hui, le front bas et l'œil terne,
Une création dont le ciel est absent.

L'ALGEIRAS

A Madame Herter.

Je vous envoie une branche
De cet ajonc grêle et ras
Qu'ici l'on nomme *algeiras*,
Dont la fleur est presque blanche.

Plante ingrate au teint roussi
Par l'ardente canicule,
Chez nous le vent la bouscule :
Le soleil la brûle ici.

Mais c'est bien la même plante,
Le même air déshérité
Et, fût-ce au cœur de l'été,
La même âme violente.

Rien en elle n'a changé,
Sauf la couleur des pétales,
Et, loin des landes natales,
L'ajonc reste un insurgé.

(Saint-Julien-lès-Marseille.)

CONSEILS A UNE BELLE NONCHALANTE

Stal vraz ar bed...
ABBÉ LE LAY.

Sans qu'il t'en coûte rien, Lucy,
Que l'humble dépense d'un geste,
Veux-tu dans ta demeure agreste
Couler des jours francs de souci?

Chaque matin, à la seconde
Où le soleil, tel un marchand,
Ouvre au bout de ton petit champ
La grande boutique du monde,

Lève-toi d'un bond comme lui,
Sur les siens mesurant tes sommes :
La caille appelle dans les chaumes
Où traîne encore un peu de nuit.

Et pousse aussitôt tes persiennes
Bravement. Geste essentiel!
Lui court déjà les champs du ciel :
Règle tes veilles sur les siennes

Et, quand sur les monts violets
La première étoile tremblote,
Tandis qu'il boucle sa roulotte,
Comme lui ferme tes volets.

MATELOTS

A Jean des Cognets.

[C'est sur un vieux cahier d'école déchiré
Que j'ai trouvé cet âpre et lourd *miserere,*
Confession d'un cœur défaillant sous la honte.
L'auteur — paix à sa cendre! — habitait Roscané.
Je ne sais ni son nom, ni s'il fut pardonné,
Ni comment, au milieu des chutes qu'il raconte,
Son cœur, son faible cœur de Celte et de marin,
Oublieux de la douce femme au front serein
Qui l'attendait, filant sa laine à la chandelle,
Pouvait, en la trompant, se croire encor fidèle.]

I

Tout corrodés d'affreux genièvres
Et gardant sur leurs matelas,
Dans le pli tourmenté des lèvres
Un sourire idiot et las,

On voit au Havre, dans les bouges
Du triste quartier Saint-François,
Des matelots aux faces rouges
Qui sont couchés les bras en croix.

Pauvres gens qui n'ont pas d'histoire,
Pas même de foyer souvent,
Dont la vie est un purgatoire
Dans l'embrun, la houle et le vent!

Comment, au sortir de ces geôles,
Eussent-ils pu, seuls, sans appui,
Flageolant sur leurs jambes molles,
Parer les pièges de la nuit?

Soutiers, chauffeurs, que la consigne
Bloquait depuis six mois à bord,
Tels arrivaient en droite ligne
D'Iquique ou de la Corne d'or;

Barbes fauves, prunelles claires,
Couleur des fiords trop contemplés,
D'autres, vieux baleiniers polaires,
Débarquaient d'ultimes Thulés;

Et d'autres, au masque de lie,
Émergeaient de l'enfer banquais...
Ah! ce vent, ce vent de folie
Qui souffle ici le long des quais!..

Des filles rôdaient sur les berges;
L'air était lourd d'âcres senteurs;
Aux devantures des auberges
Flambaient les alcools tentateurs.

Et ce fut la grande bordée,
La ronde ivre qui chaque soir,
Avec des cris de possédée,
Roule de comptoir en comptoir,

Jusqu'à l'heure tardive où l'aube
Monte, virginale et sans bruit,
Essuyer aux pans de sa robe
Le front profané de la nuit...

II

J'aurais beau dire le contraire,
Chère femme aux yeux indulgents,
Tu sens bien que je suis leur frère
Malgré tout, à ces pauvres gens.

J'ai comme eux sur des mers amies,
En de nonchalants Hellesponts,
Connu les longues accalmies,
Les sommeils lourds des entreponts;

Les mêmes vents gonflaient mes voiles
Du même souffle âpre ou joyeux
Et la paix blanche des étoiles
Coulait pareille dans mes yeux...

Et voilà que l'on criait : « Terre! »
Voilà qu'à ce cri fascinant
Sortaient tout à coup du mystère
Les villes chaudes du Ponant :

Le Havre plein de bruits d'enclumes,
Nantes d'odeurs de caroubiers,
Et Brest, la Suburre des brumes,
Pâmée aux bras de ses gabiers.

Elles se levaient frissonnantes
Sur l'eau morne de mon ennui.
Était-ce au Havre, à Brest, à Nantes?
Ailleurs où là, c'était la nuit...

Et, sous l'or de ta toison fauve,
Immobile comme un bouddha,
Je t'évoque au fond d'une alcôve,
Monstrueuse et blanche Amanda;

D'autres, d'autres, des faces peintes,
Hâves et dont l'œil charbonnait
Parmi les chopes et les pintes
De quelque ignoble estaminet;

Tout un tas de chairs anonymes,
Brunes, rousses, les seins pendants,
Des yeux où stagnaient de vieux crimes,
Des nez ous' qu'il pleuvait dedans...

O dérisoire litanie!
Et comment croiras-tu jamais,
Toi la sage, toi la bénie,
Chère femme, que je t'aimais?

Ne me dis pas que je blasphème
Et tourne tes yeux vers les flots :
Je t'aimais, hélas! comme on aime
Chez mes frères les matelots...

III

J'ai jeté l'ancre dans ta rade,
Sagesse, Paix, Sérénité.
Accueille-le, ce cœur nomade,
Que les courants t'ont rapporté.

Ce n'est plus la folle gabare
Qui dansait sur les flots légers,
Avec l'Espérance à sa barre
Et mes vingt ans pour passagers.

Sa voile en loque où le vent gronde,
Ses flancs meurtris par tant d'écueils
Disent assez aux yeux du monde
La défaite de ses orgueils.

Mais la rade est profonde et sûre
Où s'est ancré le vieux ponton
Et, pour étancher sa blessure,
Voici le soir, le soir breton,

Le soir qui se penche à sa poupe,
Inspecte son flanc démoli
Et le calfate avec l'étoupe,
La grise étoupe de l'oubli...

EN BRETAGNE

A Eugène de Rubier.

RÛN-ROUZ

A Êdouard Beaufils.

On raconte qu'à Rome, au temps de Léon dix,
Treize cents ans après que la fille de Claude,
Julia, pareille aux lys,
Eut sous un marbre blanc clos ses yeux d'émeraude,
La pioche par hasard découvrit son tombeau,
Et nul corps virginal n'apparut aussi beau.
Si clair était son teint qu'on l'eût dite endormie.
Sa bouche allait s'ouvrir, ses bras se décroiser,
Et la mystérieuse et charmante momie
Pour renaître semblait n'attendre qu'un baiser...
Rûn-Rouz, mélancolique et sauvage domaine,
Ma jeunesse, pareille à la vierge romaine,

Déclôt ses yeux fanés et renaît lentement
A ton nom triste et doux comme un roucoulement.
Elle aussi semblait morte et n'était qu'endormie.
Vois : la pourpre reflue à sa lèvre blêmie.
Il a suffi qu'un soir ton nom fût prononcé
Pour qu'elle se levât du fond de mon passé
Dans sa grâce ondoyante et pensive de Celte,
Avec ses cheveux blonds, ses yeux verts, son cou svelte
Et ce rythme léger, ce verbe sobre et clair,
Qu'un gondolier perdu sur les rives du Guer
Lui transmit autrefois de Fiume ou de Ravennes,
Mêlés au sang latin qui coulait dans ses veines...
Elle approche, et son cœur bat plus fort sous sa main
Aux effluves d'amour qui montent du chemin.
Bien des ans ont passé, bien des nuits, bien des aubes,
Et l'ardent souvenir parfume encor ses robes.
C'est que rien n'a changé : paysage, horizon,
Gens et choses, autour de toi, chère maison,
Tout a gardé sa grâce austère et primitive.
Voici tes humbles murs quadrillés de chaux vive,
Le puits et l'échalier, le balcon sous l'auvent,
Et la grêle saulaie au feuillage mouvant
Et, dans l'étroit courtil cerné d'épines blanches,
Les paresseux asters et les souples pervenches.
O sapins que j'ai vu planter, est-ce bien vous ?
Est-ce vous, Landrellec, Guern, Roc'h-Pic, Coztankous,

Vieux noms tout imprégnés d'une saveur bretonne ?...
Landiers que vêtaient d'or les fuseaux de l'automne
Et que poudrait d'argent la houppe des avrils,
Roseaux qui palpitiez au vent comme des cils,
Stellaire qui frangeais, dans un pli de la dune,
La mare où les troupeaux viennent boire à la brune,
Tels je vous ai quittés et tels je vous revois :
C'est bien vous, c'est bien vous, vieux amis d'autrefois!
Un air plus vif déjà fouette mon épiderme.
De l'est à l'ouest, la mer est là qui vous enferme
Dans un cercle éternel de sourds gémissements;
Mais sa plainte, où des glas sanglotent par moments,
Nostalgiques appels des cités sous-marines,
Dont l'écho retentit au fond de nos poitrines
Et fait pleurer en nous des morts mystérieux,
Sa plainte, sous le vide exaspérant des cieux,
Peut s'enfler : de tiédeur et d'ombre enveloppée,
Elle expire à vos bords en vague mélopée...
Amis, je veux vieillir et mourir parmi vous.
L'hiver même et ses dards cruels me seront doux,
Si je puis abriter ici mon dernier songe.
Gloire, fortune, honneurs, beaux oiseaux de mensonge,
Dont la quête stérile a déçu maint chasseur!
Seule, tu ne mens pas, Nature aux yeux de sœur...
O véridique, ô salutaire, ô consolante,
Par tes soins s'élabore un baume en chaque plante.

Et n'es-tu pas aussi celle de qui les doigts
Guidaient sur leurs pipeaux les chevriers andois?
D'un Tityre breton me prêtant l'âme heureuse,
Tandis que je ferai chanter l'avoine creuse,
Déroule sur le plan large et pur de mes vers
Le souple enchaînement des lois de l'univers ;
Exalte au fond des soirs les feux des écobues;
Dis les poulains cabrés et les chèvres barbues;
Ramène les troupeaux des pâtis où descend
Le crépuscule d'or, d'améthyste et de sang;
Sur les routes du ciel, d'escales en escales,
Rappelle au clocher blanc des légendes pascales
Les angélus bénits par l'Anneau du Pêcheur;
Verse en nous ta bonté, ton calme, ta fraîcheur
Et, de tout vain désir afin qu'elle s'abstienne,
Accorde notre vie au rythme de la tienne.

LES BIGOUDÈNS

A Eugène Le Mouël.

« On les croit d'origine asiatique. Leur coiffure tripartite tient à la fois de la mitre, du casque, du serre-tête, et se termine par une pointe de forme priapique. D'après certains auteurs, les spirales des disques brodés sur leurs plastrons auraient une signification religieuse et symboliseraient la création du monde. »

Les Ethnographes.

A Plomeur, raides sous leur mitre,
En plastrons d'or vert, jaune ou roux,
Les Bigoudèns, sur le placitre,
Tournent au son des binious...

***

D'où viennent-elles, ainsi faites,
Avec leur face sans méplats
Et les disques qu'aux jours de fêtes
Elles collent sur leurs seins plats?

L'immobilité de leur masque
Fait paraître encor plus lointains,
Dans l'aigre et sonore bourrasque,
Leurs yeux vaguement thibétains.

Peut-être qu'au temps où la Gaule
Châtiait l'orgueil d'Attila,
Un débris de tribu mongole
Vint à la nuit s'échouer là.

C'était un plateau solitaire,
Un grand cap triste du Ponant,
Perdu tout au bout de la terre,
Sous un ciel bas et frissonnant.

Quand l'œil des fuyards, dans la brume,
Put l'explorer le lendemain
Un mur circulaire d'écume
Partout leur barrait le chemin.

Partout la mer, la mer sans borne!
Son sel corrodait l'eau des puits.
Et, campés sur leur grand cap morne,
Ils n'en ont pas bougé depuis.

Ils vivent dans cette ouate blême
Les bras croisés sous leurs mentons,
Chrétiens, au moins par le baptême,
Et, par la langue, Bas-Bretons.

Mais l'âme ancestrale persiste
Et c'est toujours comme autrefois
Le vieil Orient fataliste
Qui stagne en leurs crânes étroits.

C'est lui qui charge leurs corps frustes
D'or jaune ou vert ou cramoisi
Et qui déroule sur leurs bustes
Une Genèse en raccourci;

Et lui qui, sur le front de nacre
Des vierges encor dans l'avril,
Plante l'obscène simulacre
D'un minuscule nerf viril...

***

O filles des hordes camuses
Qui meurtrirent les champs latins,
Bigoudèns, en vos cornemuses
Hennissent des poneys lointains.

Vous plongez au profond des âges;
Dans votre Orient fabuleux
Vous aviez déjà ces visages
Ronds et ces crins aux reflets bleus;

Sous des toits portés par des hampes
Et taillés dans des peaux d'élans,
Vos yeux retroussés vers les tempes
S'ouvrirent voici deux mille ans;

Et, près des flots lourds endormies,
Vous avez l'air, dans vos draps d'or,
D'une peuplade de momies
Terrée aux confins de l'Armor.

MEMBRA DEI

A Louis Le Cardonnel.

Jésus est parmi vous, chrétiens, je vous le dis.
Ne levez plus les yeux si haut : le paradis,
Où vous croyez qu'il trône à la droite du Père,
Lui plaît moins que notre humble et misérable sphère.
Nuit et jour, à la ville, aux champs, Jésus est là.
Tout à l'heure une voix doucement vous héla
Dans l'ombre, une voix sourde et comme agonisante :
C'était lui, mais non point comme on le représente
D'ordinaire, nimbé de gloire et de clarté.
Peut-être, à votre insu, l'avez-vous rebuté.
Il est celui qu'on raille et celui qu'on malmène
Et, dans l'immensité de la misère humaine,

Son corps divin, que vous cherchez au firmament,
S'est comme dilué mystérieusement.
O chrétiens, apprenez enfin à le connaître !
Pareils à ces maisons qui n'ont pas de fenêtre,
Vous ne voulez pas voir qu'il vient sur le chemin,
Triste, traînant la guêtre, un bâton à la main,
Qu'il est légion, lui qui n'a pas un disciple,
Et que vous l'avez là présent, un et multiple,
Mieux qu'en sa gloire, mieux qu'en d'éclatants tissus,
Dans les pauvres, qui sont les membres de Jésus.

MEDIO DE FONTE DOLORUM...

A Alfred Poizat.

I

Pour qu'aucun des passants dont il est épié
N'accable des éclats d'une fausse pitié
Ton cœur où saigne encore une plaie écarlate,
Agis à la façon de l'enfant spartiate
Que mordait sous sa blouse un renard écumant,
O Maxence, et sur lui dispose habilement
Les plis d'une savante et feinte indifférence.
Mais, de retour chez toi, seul avec ta souffrance,

Rejette ce manteau de fallace et d'orgueil
Et reprends ton visage en retrouvant ton deuil.

II

Comme monte, pareil aux bulles de la mer,
Du fond des voluptés je ne sais quoi d'amer,
Ainsi, Maxence, ainsi, mon fils, dans la retraite,
Les maux les plus cruels ont leur douceur secrète.
Le tien n'est pas de ceux dont on guérit. Pourtant,
Toi qui naguère, cœur encore impénitent,
Le maudissais, déjà tes regards, ô Maxence,
Goûtent à l'observer une âcre jouissance...
Demain tu connaîtras, redevenu chrétien,
Que ce mal dont tu meurs, pauvre homme, est ton seul bien.

MARC'HARIT PHULUP[1]

A Madame Mosher.

Elle était la Légende en marche vers l'Histoire.
Tous nos vieux saints la connaissaient : Guévroc, Ildut,
Maudez, Efflam, par qui le fourbe est confondu,
Pas un dont elle n'ait révéré l'oratoire.

(1) « Marguerite Philippe (*Marc'harit Phulup*), écrivait en 1874 F.-M. Luzel dans ses *Gwerziou Breiz-Izel*, est ma chanteuse et conteuse ordinaire. Pèlerine par procuration de son état, elle parcourt constamment la Basse-Bretagne en tous sens, pour se rendre (toujours à pied) aux places dévotes les plus en renom. Partout où elle passe, elle écoute, elle s'enquiert et me rapporte fidèlement toutes les chansons, tous les récits divers, toutes les pratiques superstitieuses et les coutumes qu'elle peut recueillir ou observer dans ses voyages. Sa mémoire est prodigieuse, et je n'exagère rien en portant à deux cents environ le nombre des chants de toutes sortes et à cent cinquante le nombre des contes merveilleux et autres qu'elle connaît. Elle demeure au village de Pont-ann-C'hlan, en Pluzunet. » Un tombeau lui a été élevé en 1910 dans le cimetière de cette localité, par les soins de Mme Mosher, et la pièce ci-dessus composée pour l'inauguration du monument.

Un *gwerz*, là-bas, traînait aux flancs du Ménez-Du,
Dolent comme l'appel d'une âme en Purgatoire,
Et le vivant rouleau de sa souple mémoire
Enregistrait le *gwerz* aussitôt qu'entendu.

En elle, comme au fond d'une ruche sonore,
S'élaborait le miel d'un sublime folklore :
Mythes et chants s'élevaient d'elle par essaims.

O Marc'harit, témoin suprême du vieil âge,
Avec toi s'est couché sous l'if au noir feuillage
Tout un peuple de dieux, de héros et de saints.

ÉPITAPHE POUR LISE BELLEC

LA CONTEUSE DE « LA LÉGENDE DE LA MORT » (1)

Approche — la fraîcheur de l'enclos t'y convie —
Et, sur ce marbre noir, épèle ce nom d'or :
Celle qui le portait, passant, fut dans la vie
La confidente de la Mort.

On eût dit qu'un reflet de l'Érèbe celtique
Tremblait dans son regard phosphorescent et doux.
Que n'as-tu pénétré sous son porche rustique
Et pu l'entendre comme nous!

(1) Pièce lue le 10 août 1912, au cimetière de Penvénan, devant la tombe élevée par les soins d'Anatole Le Braz à sa conteuse préférée.

Cette Parque en exil parmi nos paysannes
Eût fait passer en toi le frisson du divin...
Or, mêlée à son tour au peuple errant des mânes,
Elle n'est plus qu'un souffle vain.

Mais les graves devis qu'égrenait sa voix lente,
Ses légendes, ses chants, tout son verbe sacré,
Écho mystérieux de la Cité dolente,
Le meilleur d'elle est demeuré.

Cesse d'interroger une cendre muette :
Comme renaît la flamme en un autre flambeau,
Lise revit plus belle aux pages du poète
Qui lui dédia ce tombeau.

PLEINE NUIT

A André Bellessort.

Tandis que la Nuit monte ainsi qu'une marée
Sur les grèves du ciel silencieusement,
Emplis tes yeux profonds de sa splendeur sacrée
Et ton cœur orageux de son apaisement.

Déjà, comme une nef, le croissant de la lune
Tend sa voile de nacre et fend l'air aplani;
Tous ces astres, là-haut, ce sont les feux de hune
Des escadres de l'Infini.

O signaux lumineux des étoiles filantes!
Non, non, vous n'êtes pas un assemblage vain,
Météores rayant le front des nuits brûlantes,
Fulgurants radios du navarque divin.

Comme au temps où son geste enchaînait la rafale,
Nos yeux, si l'Au-Delà s'ouvrait à leur regard,
Verraient, sur le tillac de la barque amirale,
Jésus assis au banc de quart.

HUELGOAT

Au commandant Alfred Droin.

Cimier de Breiz-Izel, vieux nom seigneurial
Où palpite en syllabes d'or et de cristal
L'écho d'une lointaine et mourante fanfare,
Huelgoat!... Je vois un grand cheval blanc qui s'effare
Sur la crête d'un *méné* chauve, en plein azur,
Et dont le cavalier aux yeux de songe, Arthur,
Brenin de Galle et pentyern des Armoriques,
Tout l'infini dans ses prunelles chimériques,
S'époumone à sonner du cor par vaux et monts...
Huelgoat! Le sol tressaille et gronde. Quels démons
Dans la nuit de ses flancs ont foré ces puits d'ombre?
Vers quel Styx inommé, troupeau muet et sombre.

Roulent, le pic au poing, ces hommes demi-nus?
Sous vos cernes de plomb je vous ai reconnus,
Derniers-nés d'Obérour le Pâle (1), et je vous aime :
Poètes et mineurs, notre sort est le même,
Et nous aussi, l'étoile au front, le pic en main,
Nous tâtonnons aux profondeurs du cœur humain...
Huelgoat! Sources, ruisseaux, torrents, forêts sacrées,
Rumeur des pins pareille aux rumeurs des marées,
Chanson des nids, babil des eaux sous le hallier,
Longs appels des chevreuils, comment vous oublier?...
Huelgoat! Huelgoat! Sur la bruyère desséchée,
Lorsque le vent d'hiver menait sa chevauchée,
Tout l'horizon, de Lopéret à Ruguellou,
Se rebroussait comme une immense peau de loup.
Mais, l'été, quand le vent du sud rasait la plaine,
Si traînante et si douce était sa cantilène
Qu'on eût dit par moment un vieil air de missel;
Les champs fumaient, tandis que sur Roc'h-Trévézel,
Lentement, d'un calice invisible sortie,
La lune se levait, blanche comme une hostie...
Huelgoat! Le Camp romain, le Chaos, les menhirs...
J'entends bruire en moi l'essaim des souvenirs;
J'évoque Saint-Herbot au pied de sa cascade,
Le cancel dont un ange a ciselé l'arcade,

(1) Héros de Brizeux au chant IV des *Bretons*.

La table aux crins, naïf hommage des pastours,
Le Rusquec et ses bois et sa vasque et ses tours,
Et le val d'Ellez, plein d'odorantes bouffées,
Où l'on marche ébloui dans un conte de fées...
Huelgoat! Le soir descend sur la forêt. Tout bruit
S'est tu. Porche d'argent du château de la Nuit,
Les bouleaux du Skiriou m'ouvrent leur blanche ogive;
L'Oiseau Bleu me fait signe et veut que je le suive,
Et je m'attends à voir venir sur le chemin
La Belle au Bois dormant, une rose à la main...

SUR LA DUNE

A Verchin.

Couchants marins, orgueil des ciels occidentaux!
Pour mieux voir s'exalter leur lumière engloutie,
Viens sur la dune à l'heure où rentrent les bateaux
Et regarde le soleil d'août, sanglante hostie,
Descendre au large des Etaux.

De son orbe que ronge une invisible lime
Surnage à peine un pâle dôme incarnadin.
Et la morsure gagne encore, atteint la cime.
Tout sombre. L'astre est mort, dirais-tu, quand soudain
Son reflet jaillit de l'abîme

Et, forçant les barreaux de l'humide prison,
S'éploie en éventail au fond de l'ombre chaude,
Comme si, par ces soirs de l'ardente saison,
Quelque grand oiseau d'or, de pourpre et d'émeraude
Faisait la roue à l'horizon.

SÉRÉNADE

Allez, mes vers, de branche en branche,
Vers la dame des Trawiéro,
Qu'on reconnaît à sa main blanche
Comme la moelle du sureau.

Elle est assise à sa croisée,
Devant la digue des Étangs :
Vous lui porterez ma pensée
Sur vos ailes couleur du temps.

Comme le soir vous favorise
Et que, dans le genêt touffu,
Pour épier votre entreprise,
Aucun barbon n'est à l'affût,

Elle vous répondra peut-être
Et se taira peut-être aussi.
Frappez toujours à sa fenêtre,
Mes vers, et n'en prenez souci.

Les Lycidas et les Silvandres
Vous le diront, ô soupçonneux :
Il est des silences si tendres
Qu'on voudrait se blottir en eux

Et là, sans un mot, sans un geste,
Près d'un sein qui bat dans la nuit,
Goûter l'enchantement céleste
De mourir à tout autre bruit.

SOIRS DE SAINT-JEAN

A Jean Madeline.

I

Terre de la nuance et des métamorphoses!
Quel voile délicat s'est posé sur les choses
Et donne au ciel ce ton mourant des fleurs de lin?
Est-ce à Saint-Gille, au Huelgoat, à Goudelin?
Le paysage, avec sa lande et son église,
Dans l'air ambré du soir se spiritualise
Et, vaporeux, atténué comme un pastel,
Semble flotter vraiment aux confins du réel.

Aucun souffle n'émeut cet impalpable tulle.
Et, cependant qu'à pas feutrés le crépuscule
Descend le chemin creux qui mène vers l'étang,
Le silence avec lui glisse, plane et s'étend.

II

Est-ce à Gurunhuel, à Botmeur, à Crozon?
Du soleil qui chavire au ras de l'horizon,
Tel un brick torpillé dont la membrure éclate,
L'adieu s'exhale en jets de soufre et d'écarlate.
Puis tout s'éteint et tout s'apaise par degrés.
Un fin croissant de lune argente les Arrhés
Et découpe en plein ciel leurs graves silhouettes,
Qui rêvent dans le soir au bord des eaux muettes.
Et c'est comme une attente et c'est comme un secret.
Les couples se sont tus sur la route : on dirait,
A l'obscure langueur qui soudain les pénètre,
Que quelque chose d'infiniment doux va naître.

III

On ne voit plus l'église, on ne voit plus la lande.
Est-ce à Trédrez, à Guéradur, à l'Ile-Grande?

Un sel subtil se mêle à l'âcre odeur du foin.
Maintenant c'est la nuit, la molle nuit de juin,
Blonde comme un verger, tiède comme une alcôve.
Vers l'ouest traîne un dernier lambeau de clarté mauve...
Hosanna! Car voici que sur les monts d'argent
Pétillent, flambent, les bûchers de la Saint-Jean.
Leurs feux jusqu'à Roscoff étoilent la campagne
Et, priant ou chantant autour d'eux, la Bretagne
Sent, en ce premier soir du solstice d'été,
S'épanouir la fleur de sa mysticité.

A LOUIS BOIVIN

DE SAINT-MALO (1)

Donc, Boivin, par un blême et doux matin d'automne,
Où, sur la robe d'or de la Terre Bretonne,
Septembre avait jeté son manteau de brouillards,
Vous avez planté là vos tours et vos remparts.
Fi des autos, des coachs, ennuyeux équipages!
« J'ignore, disiez-vous, ce que seront ces pages,
Écrites, comme on cause, au hasard du chemin.
A pied, la pipe au bec, le *penn-baz* à la main,
Par les halliers, les caps, les monts et les prairies,
Je mène le troupeau de mes « Bretonneries »

(1) Fragment de la *Préface* pour ses *Bretonneries d'automne*.

Tantôt à Saint-Nazaire et tantôt au Faouet,
Tantôt dans un vieux bourg où pleure un vieux rouet
— A moins que ce ne soit mon troupeau qui me mène —
Et la forêt comme la lande est mon domaine! »
O Boivin, ô nomade ami, n'avez-vous pas,
Dans un de ces vieux bourgs où s'égaraient vos pas,
Rencontré d'aventure une admirable aïeule?
Elle a nom Angélique Auffret. Elle vit seule.
Vous n'imaginez pas le charme de ses yeux
Tour à tour ingénus, tendres, malicieux,
Mais de cette malice où n'entre aucune haine.
On dirait que la triste expérience humaine,
Qui fait parfois si durs les yeux des vieilles gens,
N'a pu que rendre encor les siens plus indulgents.
Sur la dalle de l'âtre, au fond du logis sombre,
Leurs deux gouttes d'eau bleue étincellent dans l'ombre.
Je vais tout droit vers eux, sitôt franchi le seuil.
« Angélique, salut! — Salut mon fils! » L'accueil
Est toujours aussi franc, aussi simple, aussi tendre,
Et nous nous comprenons presque sans nous entendre.
Que dirions-nous? Ce sont ses yeux que je viens voir,
Ses yeux d'aube, restés auroraux dans le soir.
Sous l'arceau délabré de sa cape de veuve,
Ils ont gardé, malgré le temps, malgré l'épreuve,
Je ne sais quoi de virginal et d'enfantin,
La divine fraîcheur de leur premier matin.

Le visage est rugueux; le teint brouillé d'ictère,
Et, comme pour donner sa mesure à la terre,
Le corps, à chaque pas, se voûte un peu plus : eux,
Dans ce désastre universel, demeurent bleus!...
O candide regard de la vieille Angélique!...
Mais n'est-ce pas, Boivin, qu'elle est bien symbolique
De la Bretagne, cette aïeule aux yeux d'enfant?
Les dieux s'en vont; le ciel est lourd; l'air étouffant,
Et, vers les murs d'airain de la Cité future,
L'humanité poursuit sa marche à l'aventure.
Seul, un coin bleu persiste en ces limbes de mort,
Et c'est l'âme d'azur de notre vieille Armor!...

NOCTURNE

Laisse tes yeux s'emplir des prestiges nocturnes;
Attends à ton balcon, dès le jour pâlissant,
Que la noire alchimiste ait versé dans leurs urnes,
Goutte à goutte, son élixir phosphorescent.

Tu le rapporteras, étincelant et sombre,
Dans la chambre où mes bras t'enlaceront sans bruit
Et je croirai baiser sur tes yeux d'or et d'ombre
Tout le mystère de la Nuit.

LE MANOIR

Mon cœur est un manoir croulant et solitaire,
Un vieux manoir perdu de l'antique Occident.
Entre qui veut! Le vent, la brume et le mystère
Par ses corridors vont rôdant.

Ils sont chez eux dans ce vieux cœur mélancolique,
Haut et profond et tout tapissé de regrets.
Dans l'ombre, pour ne pas heurter quelque relique,
Leurs pas se font lents et discrets.

Mais toi qui viens si tard dans ma vie et qui portes,
Comme une torche d'or, ta jeunesse à la main,
Reste au seuil de mon cœur; ne franchis pas ses portes :
Sois la passante du chemin.

Sois celle dont on dit : « Je l'eusse aimée » et celle
Qu'on suit d'un long regard songeur, presque attristé,
Puis qu'on oublie et qui pourtant laisse après elle
Comme un sillage de clarté.

C'est assez pour mon cœur. L'ombre peut redescendre :
Le vieux manoir perdu qui n'a plus d'habitants
Gardera jusqu'au soir sur sa face de cendre
Le reflet blond de tes vingt ans.

LE ROSSIGNOL

Toi qui vas, par la grise Armor,
Maudissant l'amour et ses fièvres,
Les violettes de la mort
Fleuriront bientôt sur tes lèvres.

Encore une heure, encore un pas,
Et ce sera la bonne halte :
Au fond du soir n'entends-tu pas
Ce chant qui naît, tremble et s'exalte?

Si pur avec son timbre ancien,
Doux comme un lied, lent comme un thrène,
Le chant du noir musicien
Tantôt plane et tantôt se traîne...

Précurseur des derniers apprêts,
Rossignol des nuits sans aurore,
Qu'on sera bien sous les cyprès
Où tour à tour monte et s'éplore

Ton chant d'extase et de regrets!

LA DERNIÈRE IDYLLE

A J.-E. Poirier.

I am called also : « no more,
too late, fare thee well. »

LUI

Qui donc es-tu, toi qui ressembles à ma vie
Et dont les yeux ont l'air de soleils avortés?
Dans le val de Tristesse où mes pas t'ont suivie,
Tes soupirs et les miens ne se sont pas quittés.

ELLE

Soupirer est mon lot. Si tu veux me connaître,
Demande mon secret aux cœurs irrésolus :
Je suis leur fille. On me nomme : « J'aurais pu être »
Et l'on me nomme aussi : « Trop tard » et « Jamais plus ».

FEUX D'ÉCOBUE

A Maurice Denis.

Quand je mourrai, que ce soit chez vous, ma Bretagne,
Que ce soit à l'automne, un soir comme ce soir,
Où vos feux d'écobue étoilent la campagne
Et font d'elle un immense et mystique encensoir!

Leur fumée un moment hésite sur la plaine,
Puis se ramasse, oscille et, soudain s'allongeant,
Des tristes Costankous à la blanche Molène,
Effile vers le ciel ses quenouilles d'argent.

De quel nouveau Baal sont-ils la redevance?
S'évadent-ils sans but à l'horizon vermeil
Ou faut-il voir en eux l'antique survivance
Du culte qu'autrefois vous rendiez au soleil?

Quand la Tradition, du monde entier proscrite,
Errante, n'avait plus un abri sous les cieux,
Vous aviez conservé pieusement son rite :
L'Occident, grâce à vous, gardait encor des dieux.

Mieux que sur un Thabor ou sur un Janicule,
Ils rayonnaient du haut de vos caps. Et voici
Que, sombrant à leur tour au fond du crépuscule,
Nos dieux, nos derniers dieux vont nous quitter aussi!

Le geste machinal qui vers eux vous incline
Pour vaincre le destin n'est plus assez fervent
Et bientôt, par la lande à jamais orpheline,
Sur leurs nefs de granit ils cingleront au vent...

Ah! souffrez qu'oublieux de ces tristes oracles
Je garde jusqu'au bout la foi qui m'a bercé!
Que ce miracle encor s'ajoute à vos miracles,
O Bretagne, mystique épouse du Passé!

Je ne veux point vous voir, comme on vous représente,
Prête à vous détourner de son dernier autel,
Mais fidèle à son culte et pâle et frémissante
Pressant sur votre cœur son fantôme immortel.

Et qu'importe s'il n'est qu'une vaine apparence?
Le songe de vos soirs en serait-il moins beau,
Ce songe où palpitait une obscure souffrance,
Faite de nostalgie et d'effroi du tombeau? ..

Je me suis, comme vous, laissé prendre à son leurre,
Par dégoût du réel tout au rêve épuisant,
Et, captif du Passé, je n'ai pas cru que l'heure
Valût d'être cueillie aux branches du Présent.

Et les jours au pied vif, changeants fils de l'année,
Ont fui. L'été qui meurt fait les soleils plus courts,
Et celle dont les mains filent ma destinée
Avant l'hiver peut-être en suspendra le cours.

Je ne me plaindrai pas des rigueurs de la Parque,
Ni du néant des dieux qu'avait créés ma foi,
Si, quand le noir Passeur me prendra dans sa barque,
Un peu de vous, Bretagne, y descend avec moi.

Le mal m'aura cloué peut-être dans ma chambre
Et je ne pourrai plus m'accouder devant vous
Au balcon de bois clair d'où j'aimais, en septembre,
Voir monter dans le soir vos feux pâles et doux.

C'est assez que mes yeux vous devinent encore,
Bretagne, et que je puisse, à travers les volets,
Éterniser en eux, au moment de les clore,
Un coin de lande jaune et des rocs violets.

LE TREIZAIN DE LA NOSTALGIE ET DU DÉCHIREMENT

A Charles Maurras.

PETITE SUITE EN MINEUR

A Henri Lavedan.

PAYSAGE

A Charles Chassé.

Un paysage quelconque est
un état de l'âme.

AMIEL.

C'est un paysage
Presque sans couleurs
Et comme en veuvage
Sous le ciel en pleurs.

Rien de romantique;
Ni pins, ni donjons :
Du sable, une crique,
L'infini des joncs

Et la mer... Un pâtre
Ramène à pas lent
Du steppe roussâtre
Son troupeau bêlant.

Le jour agonise;
L'été meurt. Je vois
Des flaques d'eau grise
Luire par endroits.

Puis tout s'atténue,
S'estompe, se fond.
La nuit est venue :
Silence profond.

Silence et mystère,
Car je ne sais plus
Où languit sur terre
Ce coin de palus

Et si, forme vaine,
Comme chez Amiel,
Il n'est pas ma peine
Faite eau, sable et ciel.

SUR LES BANCS DE FLANDRE

Au poète du Soir marin, *A.-P. Garnier.*

Un ciel du Nord, un ciel d'hiver,
Que teinte d'améthyste
Le soir qui descend sur la mer
Comme un lent baiser triste.

Pas une voile à l'horizon.
Rien sur les Bancs de Flandre,
Rien qu'une grise floraison
D'oiseaux couleur de cendre.

Que font-ils là, tout démanchés?
Sont-ce de pauvres âmes,
Pour le rachat de leurs péchés
Bourlinguant sur les lames?

Esbjerg est loin derrière nous.
Ah! quand vous reverrai-je,
Vieil Odensé, mol Aarhous,
Et toi, blanche Norvège?

Un feu vert cligne au ras des Bancs.
Est-ce une ondine? un phare?
Le vent siffle dans nos haubans
Une étrange fanfare...

MORS ET VITA

Dans un ciel couleur d'opale.
P.-J. TOULET.

Dans le ciel d'opale
Doucement penchée,
Cette lune pâle
Comme une accouchée...

Le matin laiteux naît à l'Orient
Et la lune meurt en lui souriant.

LA SIRÈNE MORTE

A Lucie Delarue-Mardrus.

Est in secessu longo locus.
CLAUDIEN.

Fuyons d'ici. Je sais, loin de cette Suburre,
Un coin sauvage du Léon, tout sable et roc.
L'ajonc lui tisse un manteau rude comme un froc,
Et les routes font des croix blanches sur sa bure.

L'air y fleure au printemps le miel, l'algue et le sel;
Quand le soir descend sur la lande,
Tout se tait et, dans l'ombre, il semble qu'on entende
Le battement profond du cœur universel.

C'est là que nous irons, s'il vous convient, mon âme,
Sous le menhir, gardien des antiques secrets,
Chercher ce que la nue en pleurs conte aux forêts,
Pourquoi, l'hiver, sur les garennes le vent brame

Et pour quel crime obscur, dans l'anse du Gador,
A l'heure où la lune se lève,
Les flots ont, l'autre nuit, rejeté sur la grève
Une sirène morte et qui chantait encor.

INVOCATION AUX ÉTOILES

A Marie-Paule Salonne.

Volupté chaste des nuits lactées,
Étoiles au pas léger, au pas
Si fluide que l'on n'entend pas
Bruire vos jupes pailletées,

Ballerines des tréteaux du ciel,
Céphée, Algol, Véga, Bételgeuse,
Et toi, Vesper, qui glisses songeuse,
Vous, Bérénice aux cheveux de miel,

Filles d'or du Chaos et de l'Ombre,
Que le Verbe évoqua de leur flanc
Et qu'il soumit, en les assemblant,
A l'archet invisible du Nombre,

Ah! sauf en nous, sauf en nos chemins,
Si tout est joie, harmonie et danse,
Si l'univers n'est qu'une cadence,
Hormis au cœur des pauvres humains,

Qui nous emportera dans vos rondes?
Qui nous donnera, comme à Képler,
De nous baigner, au sein de l'éther,
Dans tes flots purs, Musique des Mondes?

AUTRE PRIÈRE AUX ÉTOILES

A Pierre Guéguen.

Nisi efficiamini sicut parvuli.
MATH., XVIII, 2.

Des Charybde et des Scylla, ces chiennes,
Sauvez-nous, jusqu'au port guidez-nous,
Étoiles, balises d'or des mers aériennes.

Couronne des saints, soulas des fous,
Recours des affligés, hautes Dames,
N'êtes-vous encor le grain du Seigneur et ses clous?

O fabricatrices de dictames,
Abeilles du céleste Verger,
Guérisseuses, instillez votre miel en nos âmes.

Guerrières, à l'heure du danger,
Soyez le glaive au flanc des Luxures,
La herse de feu devant l'étable et le berger.

Voyez nos cœurs pleins de moisissures,
Nos cœurs lourds de miasmes étouffants.
Ah! que dès ce soir, sous vos ineffables morsures,

Ils luisent légers et clairs comme des cœurs d'enfants!

POUR LE TOMBEAU DE RONSARD

A Jacques Gausseron.

Une voix, par les airs, jeta : « Ronsard est né! »
Et soudain œgipans, dryades et napées
Quittèrent en ballant l'obscur de leurs cépées
Et tout l'azur s'emplit du regard d'Athéné.

Pégase rebondit au ciel, les crins épars.
Cypris étincela, perle de l'onde amère,
Et sur les murs de Troie, ainsi qu'au temps d'Homère,
Hélène reparut au milieu des vieillards.

La Gaule revivait les jours d'or de l'Hellade,
En l'hiver de ses ans comme un qui, parvenu,
Verrait un autre avril luire à son front chenu.

Seule dans ses brouillards, au bord d'une eau malade,
Ses prestiges rompus, Viviane, à l'écart,
Pleurait Merlin le fol et maudissait Ronsard.

BENVOLIO

A Francis Jammes

L'aventure est étrange et me plaît à l'extrême
De ce Benvolio dont un roi de Bohême
Avait fait le gardien de ses livres et qui,
Si j'en crois le sévère et docte Palacky,
Se prit, chez eux, d'un tel intérêt pour l'Histoire
Qu'il en perdit le goût du manger et du boire,
Maigrit, chancit, blêmit, se racornit et bref,
N'ayant plus ni couleur, ni forme, ni relief,
Et tout pareil au corps astral de quelque gnome
Calamiteux, le nez toujours dans quelque tome
D'égyptiaque, d'esclavon, de bas-latin,
Disparut entre ses feuillets un beau matin.
On vida l'encrier pour voir si d'occurrence
Il ne s'y serait pas noyé comme Clarence

Dans son tonneau de Malvoisie; on explora
Jusqu'aux trous à belette et jusqu'aux nids à rat;
On déplaça les Alde; on bouscula les Vostre;
Un hibou fut sommé de présenter son rostre
A l'examen : Benvolio ne parut pas.
Nul ne sut le secret de son rare trépas
Et que, tandis qu'au miel savoureux du vieux livre
Il pompait sans compter, bourdon de savoir ivre,
L'in-folio sur lui s'était soudain fermé,
Comme la rose sur l'étreinte de l'aimé...

Seigneur, s'il vous plaisait d'écouter ma prière,
— Écoutez-la, Seigneur! Seigneur, c'est la dernière!
Vous mettriez en moi comme en Benvolio
L'amour, l'unique amour des vieux in-folio.
Vous me livreriez vif à l'antiquité tchèque;
Vous feriez ma prison d'une bibliothèque
Et c'est avec bonheur que j'y verrais mes mains
Prendre insensiblement le ton des parchemins.
Rien n'égale, Seigneur, la douceur d'un vieux livre
Et, puisque votre Loi nous impose de vivre,
Je vivrai donc, Seigneur, sans espoir, sans remords,
Mais que ce soit dans le passé, parmi les morts!

PAUCISSIMA MEÆ

SUR UNE INSCRIPTION

Voici le noir bouquet des pins, voici la grille
Et l'enclos. Tout ici te rappelle, ma fille.
Les syllabes d'argent de ce nom rauque et doux
Comme un roucoulement de colombe : Rûn-Rouz,
C'est toi, c'est ta petite main mal assurée
Qui, sur le clair granit des piliers de l'entrée
Les traça lentement, religieusement...
O vestiges sacrés, le ciel vous soit clément!
Épargne, ô vent de mer, vent aux brusques coups d'aile,
La frêle inscription où palpite un peu d'elle,
Et que l'averse aux dards aigus l'épargne aussi,
Afin que chaque année, en revenant ici

Et retrouvant au seuil de l'enclos solitaire,
Qui lui fut, avant l'autre, un paradis sur terre,
Ces mots tracés par elle et du temps respectés,
Nous croyions qu'elle a feint de nous avoir quittés.
Qu'elle se cache là, par jeu, sous quelque feuille
Et que c'est elle encor dont la voix nous accueille
Tout bas, du nom béni, du nom cher entre tous,
Le dernier qui flotta sur ses lèvres : Rûn-Rouz.

NUIT PASCALE

Pas un souffle, pas un rayon. O nuit de Pâque,
Nuit de promission, d'allégresse, de chants,
Est-ce vous? Jamais ciel plus morne et plus opaque
Ne couvrit la mer et les champs.

Christ est ressuscité : c'est la grande nouvelle;
Deux pèlerins, à l'heure où décroît la clarté,
Près d'Emmaüs, avec sa forme habituelle,
L'ont vu surgir à leur côté.

Mais notre enfant à nous, notre dernière-née
N'est plus. Et nous vous rendons grâce, ô Profondeurs,
Qui permîtes, ce soir, que nous fût épargnée
L'amertume de vos splendeurs.

COLLOQUE AVEC L'AVRIL

Qui frappe si tôt à ma porte?
— Ami, c'est moi, l'Avril chantant.
— Assassin de ma fille morte,
Je ne te connais plus : va-t'en!

— Ouvre : les alisiers sont roses;
J'ai coiffé d'or tous les talus.
— Que me fait la beauté des choses,
Puisque ses yeux ne la voient plus?

— L'aube, furtive tourterelle,
S'éveille. Viens : l'hiver a fui.
— Maintenant qu'il fait nuit pour elle,
Je voudrais qu'il fît toujours nuit.

LE CIMETIÈRE OU TU DORMIRAS

A ma fille.

Sous les violiers, dans le matin chaste,
Voici l'enclos cher, l'enclos familier,
L'humble cimetière aux tombes sans faste,
Avec son mur bas et son échalier.

L'échalier vacille et le mur s'éboule,
Mais la mer au loin blanchit dans le raz :
Au rythme du flux, au chant de la houle,
C'est ici, mon cœur, que tu dormiras.

Un charme si tendre et si jeune émane
De ce vieux pays vierge de labours!
Les rocs par les champs vont en caravane...
Mais c'était la mer tes grandes amours.

La mer du Trégor, féerie éternelle,
Dont tu caressais tes yeux chaque été!
Ici tu seras encor tout près d'elle,
Près d'elle, mon cœur, pour l'éternité.

Tu pourras la voir, tu pourras l'entendre.
Elle qui, l'hiver, au creux de ses fiords,
Semble célébrer sous un ciel de cendre
Un perpétuel office des morts,

Te dévidera, dans le flot qui monte,
De sa voix rêveuse et comme en dedans,
Le vieux conte obscur qu'elle se raconte
Dèpuis des milliers et des milliers d'ans.

Sur le sombre azur des eaux merveilleuses,
Où se croiseront leurs rais inégaux,
Ton sommeil d'enfant aura pour veilleuses
Les phares de Batz et des Triagos,

Et, se dégageant des brumes hostiles,
Tu verras, la nuit, par-dessus les toits,
Tournoyer l'éclat du feu des Sept-Iles,
Chauve-souris d'or des ciels trégorrois.

Aux jours d'équinoxe où l'horizon fum
Et balance au vent ses âcres parfums,
Les chevaux de mer cabrés dans l'écume
Feront jusqu'à toi bondir leurs embruns;

Du rauque gosier de quelque palombe
Parfois te viendra l'appel assourdi :
Entre ce pays et toi dans ta tombe,
C'est ainsi que tout ne sera pas dit;

Ainsi qu'à travers l'argile compacte
Se perpétuera sous les violiers
La communion secrète, le pacte
Qui tacitement vous avait liés...

L'hymen ne t'a pas ouvert ses portiques;
Nul chœur, dans le soir vaporeux et doux,
Au son cadencé des flûtes celtiques
Ne t'aura conduite au seuil de l'époux.

Et quand tu mourus aux bras de ta mère,
Tes yeux n'emportaient, avec son baiser,
Que l'image, encore et toujours plus chère
Du grave horizon devant eux posé.

Mais, ô brune enfant dans l'ombre endormie,
Les beaux lieux, objet de ton jeune émoi,
N'ont pas oublié leur petite amie,
Et tout ce pays est peuplé de toi.

VISION

Ὡς χὰν τάφοις ἔρωτες εἰσὶ καί γάμοι.
POÈTE GREC.

Vers quels sommets, voilés à nos faibles prunelles,
Vers quelle anse d'argent des plages éternelles,
Quel nid cent et cent fois plus doux que l'ancien nid.
Le souffle du Seigneur chasse-t-il hors des tombes
Le vol mystérieux de toutes ces colombes
Sur les chemins de l'Infini?

O jeunes mortes de l'année, ô sœurs de celle
Sous le regret de qui ma foi tremble et chancelle,
Absentes qu'appelaient partout nos yeux chercheurs,
Si ce n'est vous, d'où vient que notre deuil s'allège?
Vous passez, emplissant le ciel, comme une neige,
Du tourbillon de vos blancheurs.

Vous n'avez pas connu les hymens de la terre;
A peine en marche dans l'aurore, le mystère
Vous a prises et s'est refermé sur vos pas.
Mais tout n'est pas fini peut-être au fond des fosses.
Il est aussi, là-haut, des amours et des noces :
Qui sait si vous n'y volez pas?

Peut-être qu'en secret, sur des lits de verveine,
Dans la tiédeur d'une autre nuit galiléenne,
Le Seigneur vous réserve à des hymens plus beaux
Et que les jeunes morts des dernières mêlées
Vont sortir à leur tour pour ces noces ailées
Tout rayonnants de leurs tombeaux.

A LA FANÉE DU JOUR

A Pierre de Nolhac.

Nos Celtis genitos...
Nostræ nomina duriora terræ
Grato non pudeat referre versu
MARTIAL, liv. IV, épig. 55.

DÉPART

A Pierre Mortier.

« Bretaigne la Menur. »
Le lai D'ELIDUC.

La-bas, dirait-on, quelqu'un pleure...
Est-ce toi, que ceux de mon clan
Nommaient Bretagne la mineure,
Petite terre au cœur dolent?...

Le train fuit et, de lieue en lieue,
Refoule un peu plus dans le soir
Les Ménez dont la ligne bleue
Ourle ta robe de blé noir.

Comme la plaine est triste et comme
L'ombre s'épanche des sommets!
Adieu! Je crois que jamais homme
Ne t'aima tant que je t'aimais..

Bégard... Tréglamus... Un glas traine
Et meurt dans le ciel automnal...
O Bretagne toujours en peine
Et qui t'enchantes de ton mal!..

JOURNAL DE BORD

A Noël Nouet.

Les bras pressent les tailles souples
Et, dans le salon, à l'avant,
L'orchestre fait tourner les couples :
Le *Plata* roule, cap au vent.

Un feu luit, tremble et puis s'écarte...
J'écoute ce vent obstiné...
Comme elle est loin, loin sur la carte,
La vieille terre où je suis né!

Il vient du Sud, il va vers elle.
Depuis mon départ qu'y fait-on?
Où sont Rose, Sylvie, Adèle,
Radegonde et son hoqueton,

Francine aux prunelles d'eau bleue,
Gwil, qui fut clerc et sacristain
Et, de Golgon, d'un quart de lieue,
Me « bonjourait » en son latin?

Le lièvre a-t-il le même gîte?
Les peupliers font-ils encor
Bruire au vent qui les agite
Leurs petites cymbales d'or?

Et Biquette, maintenant grande,
Qui jouait avec mon enfant,
Veut-elle encore, la gourmande,
Mordre aux fusains qu'on lui défend?

Ah! pauvres êtres, humbles choses,
Qui nous tenez par tant de nœuds,
Hampes en fleur des passe-roses,
Rocs moussus, porche ruineux,

Sur le paquebot qui m'emporte
Vers de chimériques Pérous,
Vieux amis de ma fille morte,
Que je vais languir loin de vous!...

L'alme, la verte Espalmadore
Hier à notre hanche émergea :
C'est le printemps chez elle encore;
Chez nous, c'est l'automne déjà.

Valence riait à l'escale.
Puis ce fut, Gibraltar doublé,
La grande houle tropicale,
Lisse comme un beau sein gonflé.

Son balancement isochrone
Va nous bercer sept jours entiers
Jusqu'à Rio, la quarteronne,
En madras sous ses cocotiers.

Dans les écumeuses spirales
Du flot blanchissant les lointains,
J'entendrai par les nuits australes
Vagir l'appel des lamantins;

Ivre d'espace et de silence,
Près des gauchos en chiripa,
Je connaîtrai votre indolence,
O midis bleus de la pampa!

Des constellations que Dante
Ignorait monteront sans bruit
Blasonner de leur croix ardente
Le dais velouté de la nuit.

Tout sera beauté, joie, extase,
Comme en un Eden retrouvé,
Le rythme dansant de la phrase
Et le jet blanc de l'agavé...

Prestiges vains, vaine allégresse!
Que me font, triste Cimmérien,
Cette nature enchanteresse,
Ce beau ciel qui n'est pas le mien?

Je n'ai pas l'âme planétaire
Des Giraudoux et des Larbaud :
Ma patrie est un coin de terre,
Non la plage d'un paquebot.

Et, captif de mes rocs moroses,
J'éprouve que toujours, toujours,
Entre les merveilles écloses
Sous ces ciels d'or et de velours

Et moi que leur splendeur ennuie,
S'interposera, si touchant,
Le visage rayé de pluie
D'un petit pays du Couchant.

En mer, 1922.

LA MAISON BLANCHE

A Maurice Donnay.

« Qu'y avait-il donc derrière
ces rideaux? »
BARBEY D'AUREVILLY.

La maison blanche au bord du chemin de halage,
Ses jardins en terrasse et le banc, l'échalier,
Le vieil orme, rien n'a changé du paysage.
Tout ici m'est encor présent et familier.

Je reconnais la courbe amoureuse du fleuve,
Le bruit des avirons mourant vers Loguivy...
Enfant déjà pensif et marqué par l'épreuve,
Ce chemin, que de fois l'ai-je à pas lents suivi!

Et que de fois surtout mes regards, au passage,
Derrière ces murs blancs, recueillis et secrets,
Cherchèrent à percer l'énigme d'un visage
Que je ne voyais pas et que je dévorais!...

Les choses ont la même apparence quiète
Et le même air aussi d'attendre on ne sait quoi,
Comme si quelque Elvire ou quelque Juliette
Pour paraître au balcon guettait, pâle d'émoi.

Mais les barques déchirent l'eau de leur étrave
Et jamais les rideaux ne se soulèveront :
Je ne saurai jamais quel fantôme suave
Aux vitres où montait la nuit collait son front.

LA BRETONNE (1)

A Marie Le Franc.

Même dans son printemps la langueur de l'automne
Et des candeurs d'avril jusque dans son déclin,
Sous l'arc conventuel de sa coiffe de lin
Des yeux où l'on dirait que l'océan moutonne
Et qui prennent soudain des fixités d'étang,
Je ne sais quoi de virginal et d'inconstant
Où Merlin se déchire, où se pâme Tristan :
C'est Viviane avec Yseult, — vous, ô Bretonne!

(1) Pour un recueil sur « les types féminins des Provinces de France ».

SUR UNE PENSÉE DE CHAMPFORT

A Maurice Levaillant.

La vérité pour toi s'est-elle enfin levée,
Faust, vieillard prisonnier dans un adolescent?
Au boulet du passé ton âme était rivée
Et tu te retrouvais partout en te fuyant.

Vieux fou! Champfort montrait une autre clairvoyance
Quand son stylet charmant, un soir, à Chantilly,
Traçait cette ironique et lucide sentence :
« Rajeunir? A quoi bon, si l'on n'a pas l'oubli? »

Oublier, oublier, secouer la mémoire
De l'être que l'on fut, des choses qu'on aima,
Comme ces Thibétains trempés dans une eau noire
Qui jettent leur vieille âme aux pieds du grand Lama

Ou bien ces chevronnés de l'aumône et du crime,
Sans patrie et sans nom, errants du grand chemin...
Que n'allais-tu te joindre à leur troupe anonyme
Et te perdre avec eux dans le désert humain,

Faust? Ils t'auraient appris que la grande misère
N'est pas d'avoir la tempe creuse et de vieillir,
Mais de traîner partout cet éternel ulcère :
Le souvenir, le souvenir, le souvenir.

MARGUERITE D'ÉCOSSE

A Pierre Champion.

De Cléopâtre ni d'Hélène
Je n'ai le souci, moins encor
De celle-là qui, dans Ankhor,
Dansait, coruscante phalène.

Mais entre toutes je t'élis,
Princesse longue, mince et pâle,
Marguerite d'Écosse, opale
Des brumes, dame au teint de lys,

Qui, mariée et délaissée
De Louis, dauphin sans amour,
Tournais en rondeaux nuit et jour
Ta mélancolique odyssée,

Puis qui, par des clercs incongrus
Sommée un soir de faire amende,
Dis, closant tes yeux en amande :
« Fi de la vie! » et qui mourus.

HAIDJA

Je ne t'oublierai plus, Haïdja, brune enfant,
Ni tes yeux allongés et noirs, tes yeux de faon,
Ni, sur ton front poli dont j'écartais le voile,
Ce lotus bleu portant à sa cime une étoile
Qui s'épanouissait entre tes deux sourcils,
Ni les lourds bracelets de tes poignets subtils
Et ronds, stèles, fûts d'or, d'où tes mains aux doigts frêles
Imitaient dans leurs jeux l'essor des tourterelles,
Ni ta marche glissante et, sous ton jeune sein
Immobile, les sauts cadencés du bassin,

Ni le grelottement précurseur des épaules...
D'où viens-tu, toi pour qui nos palais sont des geôles
Et dont le rêve obscur, dans leur faste, sourit
A quelque mer de sable où tangue un méhari?
Parle : quel feu secret brûle sous ta peau mate?
Mais plutôt n'es-tu pas la passive automate
Dont un tambourin sourd scande les gestes las?
Volupté de l'Islam, ton œil est vide, hélas!
Et, docile à la loi de l'amoureux servage,
Tu le poses sur nous sans qu'une ombre, un nuage
Ou d'un furtif émoi l'éclair diamanté
En dérange l'inane et morne fixité.

Laghouat, 1930.

L'HEURE TROUBLE

(SUR LA ROUTE DE PLEUMEUR)

A Yves-Gérard Le Dantec.

Ce n'est plus le jour, pas encor la nuit...
O cœur qui frissonne,
Écoute : aucun bruit.
Regarde : personne.

Les chars se sont tus dans les chemins creux,
Le glas à l'église;
Sous le ciel cendreux
Tout s'immobilise...

La vie est partout comme suspendue...
Mon Dieu, l'on dirait
Que sur l'étendue
Pèse un grand secret!

Plus que de la nuit et de ses fantômes,
De l'obscur des bois,
J'ai peur de ces chaumes
Sans gestes, sans voix...

COURLIEUX

A Louis Even.

D'un grand marais triste
Hanté des courlieux
L'image persiste
Au fond de mes yeux,

Leur horde qui passe
Dans le ciel brouillé
Déchire l'espace
D'un long cri rouillé.

Et, dans ce cri rauque
Comme un grincement,
L'automne s'évoque
Indiciblement.

A FAGUS

En réponse à la dédicace d'un de ses livres où il contestait le « charme breton ».

Toi qui veux dire « le hêtre »
Dans la langue du Toscan
Et n'en es pas plus champêtre,
Ainsi pestant, critiquant,

Ni Bréhat, ni sur l'eau brune,
Dans le soir mystérieux,
La descente au clair de lune
Des gabares du Trieux

Ni Ploumanac'h et sa lande
N'ont détendu ton sourcil,
Fagus, et ta Brocéliande
Est au carrefour Bucy.

Mais moi, tant est fine et tendre
La musique de ta voix,
Je quitterais pour l'entendre
Volontiers mon Trégorrois

Et l'on me verrait peut-être
A mon tour ensorcelé
Par l'huis mangé de salpêtre
Où passait la Champmeslé.

L'APPEL

A Xavier de Magallon.

La mer, le vent qui chante et l'aube au cou de cygne...
Vivre! Vivre! Ah! plutôt l'équinoxe et ses grains
Que cette rade morte où mon cœur en consigne
Traîne l'obsession des tumultes marins...

Puis tant d'ombre! Et soudain ces clartés aveuglantes,
Et l'ombre encore... O vous, astres, verbe de Dieu,
Les mages de Chaldée et les anciens Atlantes
Surent seuls épeler votre alphabet de feu.

Ce soir pourtant, ce soir, dans le ciel d'un noir d'encre,
J'entends comme un appel du lointain horizon...
Alors qu'attends-tu donc, mon cœur, pour lever l'ancre
Et t'évader de ta prison?

PERCEVAL

A Charles Clerc.

Quand Perceval entra dans la forêt profonde
Où mille oiseaux du ciel chantaient en leur latin,
C'était au temps qu'Avril rajeunissait le monde
Et teintait d'or la barbe grise du matin.

Des ruisseaux déliés courait l'onde après l'onde :
Ainsi font les cabris dans l'herbette et le thym.
Et l'enfant-chevalier, qu'un flot de joie inonde,
Quitte l'arçon et crie : « Ah! Dieu, l'heureux destin! »

Mon cœur, que n'êtes-vous ce Perceval enfant
Qui suspend aux rameaux le glaive et l'olifant
Et se roule parmi la neuve graminée?

Quand tout renaît, que ne renaissez-vous aussi,
Mon âme, et, bannissant et l'âge et le souci,
N'allez-vous vers l'Avril en robe d'hyménée?

LE SERPENT JAUNE

A François Ménez.

There found a little boat, ana stept into it;
And Vivien follow'd, but he mark'd her not.

TENNYSON : *les Idylles du Roi.*

Pauvre homme qui te crois libre, affranchi, vainqueur!
Toujours le serpent jaune est lové dans ton cœur.
Ainsi, pour s'évader des bras de Viviane
Et mettre entre elle et lui la barrière océane,
Quand Merlin se jeta, seul et tout pantelant,
Dans la barque amarrée au havre de Camlan,
Il croyait n'avoir plus à craindre la félonne
Et voguait sans émoi vers la grève bretonne.

Soudain la mer chanta; quelque part, dans le soir,
Une main balançait un magique encensoir
D'où s'épandaient au loin d'enivrantes fumées.
Les îles embaumaient comme autant d'Idumées.
Tout se fit beau, doré, simple, logique et pur.
Et Merlin, pour lui seul ignorant du futur,
Ne reconnaissait pas les prestiges qu'en rêve
Il avait enseignés à son avide élève
Et qu'elle dirigeait maintenant contre lui.
Il regrettait le cœur obscur qu'il avait fui,
Lorsqu'en se retournant avant de prendre terre
Il aperçut, toujours plus belle en son mystère,
Avec ses cheveux d'ambre et ses yeux de jaïet,
Viviane à la barre et qui lui souriait.

AU POÈTE DE LA BRETAGNE

ANATOLE LE BRAZ (1)

Ære perennius...
HORACE.

La chanson monotone et grise,
La chanson de rêve et d'amour,
Tes lèvres graves l'ont reprise,
La chanson que j'ai dite un jour.

(1) Poème récité à Saint-Brieuc, le 14 septembre 1930, pour l'inauguration de sa statue. — Voir d'autre part, dans *la Chanson de la Bretagne*, le poème *In memoriam libri* auquel celui-ci est une réponse.

Mais quand, dans ma strophe ingénue,
Ne pleurait qu'un cœur d'écolier,
Dans ta bouche elle est devenue
Le chant d'un pays tout entier,

L'écho de la souffrance obscure
Et du sourd besoin d'infini
D'un peuple aux vents de l'aventure
Livré sur sa nef de granit.

Aussi, comme il prêta l'oreille,
Barde chéri, quand tu chantas!
Quimper en conta la merveille
A la palud de Loqueltas,

Et, dans l'ombre où Dieu la confine,
Tréguier, en peine de son clerc,
Eut pour toi les yeux de Tréfine;
Ker-Is tressaillit sous la mer;

Le Yeûnn étincela; sept astres
Baignèrent d'un jour de cristal
Carnac qui, sur ses noirs pilastres,
Porte le ciel occidental.

Partout à ta voix, sur la lande,
Sur les monts, sur les mers de lait,
Dans les nuits sans fin de l'Islande,
L'Ame Bretonne s'étoilait...

⁂

Je me tourne à présent vers Celle
Qui l'aima tant et je lui dis :
Le Sort adverse te harcèle;
Il s'est voilé, ton paradis.

O vaporeuse péninsule,
Seul royaume où l'on peut encor
Voir sur les monts, au crépuscule,
Passer Arthur sonnant du cor,

Bretagne, Bretagne, où les heures
N'ont pas d'âge, pays secret
Des voluptés intérieures,
Terre où le divin transparaît,

Lorsque, sur la rive dorée
Où Menton rit au flot dormant,
Le Braz mourut, jusqu'à l'Arrhée,
Ce fut un long déchirement.

Il n'était plus, le divin barde,
L'enchanteur, le nouveau Merlin!
Et toi-même, que Dieu te garde,
Tu fermas tes yeux gris-de-lin.

Rouvre-les donc, cesse ta plainte.
Je sais... la torche... le bûcher...
C'est à Tréguier, la ville sainte,
Là-bas, au bois de l'Évêché...

Un peu de cendre au creux d'une urne...
Pitié. Mais l'esprit est plus fort,
Contrée auguste et taciturne,
Sœur de la Mer et de la Mort,

Et, de son âme dispersée
Dans la nuit, la brume et le vent,
Rien n'a péri, si sa pensée,
Son souffle en toi reste vivant.

Plus riche que l'or et l'ivoire
Et plus durable que l'airain
Est le monument qu'à ta gloire
Bâtit son verbe souverain.

L'homme meurt, l'œuvre est immortelle,
Et tu peux mourir à ton tour :
Sûre es-tu de revivre en elle,
Bretagne, Bretagne éternelle,

Sœur de la Mort et de l'Amour.

VERS DORÉS

A Eugène Langevin.

I

APRÈS UNE LECTURE DU « GITCHE MANITO » DE BAUDELAIRE

Ne cherche pas pourquoi l'homme à l'homme est un loup.
Comment le saurais-tu, vieux rêveur au teint blême,
Quand Gitche Manito ne le sait pas lui-même?
Mais fume comme lui ta pipe jusqu'au bout
Et, pour comprendre un peu, sache ignorer beaucoup.

II

Le même chant de la grive
me rappelait...
CHATEAUBRIAND.

Tioto, totobrix... C'est la grive en forêt.
Scandale! Au vieux ramier qui brûle et qui roucoule
Vient-elle pas chanter de son ton guilleret
Que Désir est le père aveugle de Regret?...
Bon! Bon! la grive est saoule.

III

L'Ecclésiaste le dit et nous devons l'en croire :
La parole du Sage est comme un aiguillon.
La pauvre âme qui peine à tracer son sillon
Dans le ravin, parmi les pierres et l'eau noire,
L'entend, s'en réconforte et relève le pas.
Mais moi je poursuis seul un labour illusoire
Et le Sage se tait ou je ne l'entends pas.

IV

A LA BRETAGNE

Spectatrix Oceani peninsula.
PLINE.

Terre du Songe, spectatrice
Immuable du flot changeant,

Aux lèvres un chant de nourrice,
Aux doigts ta quenouille d'argent,
Vieille mère, Dieu te bénisse!
Je suis ton fils et ton sergent.

V

Fais comme moi, m'a dit l'esclave lydien,
Et borne tes regards à ce qui t'appartient.
– Qu'ai-je en propre? – Ton ombre au soleil. – Et puis?
[– Rien.

VI

Qu'il fait noir, ô Zénon, et que la côte est dure!
– Enfant, va ton chemin
Et dis-toi que le jour le plus sombre ne dure
Que jusqu'au lendemain.

VII

SUR L'ESPÉRANCE BRETONNE

O Mort, règle inflexible, universelle loi,
L'Espérance bretonne est plus forte que toi.

VIII

SUR UN PORTRAIT DE TAINE

Marat le hante. Il est partout sur son chemin.
Pauvre Taine, effaré devant Quatre-Vingt-Treize,
Qui tisonne et croit voir aux lueurs de la braise,
Où s'ébauche un Jean-Paul en marmotte carmin,
« Le gorille ancestral briser le masque humain! »

IX

SUR LE BRAZ

Timbre mystérieux de la phrase celtique,
Où l'on dirait qu'un peu d'infini tremble encor,
Écho d'un autre monde et d'une autre musique,
Nul n'a mieux fait sentir ton charme nostalgique
Que ce fils du pensif et souriant Trégor.

X

TENTATION

Te sens-tu comme moi las de cette parade?
Fais comme moi, prends le bateau, mon camarade,

Et cingle vers Iquique ou le Coromandel.
C'est le soir, mais le ciel est si pur! C'est ce ciel
Doucement lumineux des basses latitudes.
Comme la nuit doit être apaisante aux Bermudes!

XI

SUR UN HORACE PEU CONNU

Romae rus optas, absentem rusticus Urbem...
HORACE, l. II, satire VII.

Ainsi, toujours en proie à ton humeur mobile,
Rêvant de Rome aux champs et des champs à la Ville,
Tu ne te trouves bien qu'aux lieux où tu n'es pas,
Cher Horace, et l'ennui qui partout suit nos pas
Te traque aussi, malgré ta Chloé blonde et svelte,
Toi qui n'es, grâce aux dieux, romantique ni Celte,
Mais homme seulement et du Cécube ami.
Rien n'y fait. Sous ton front précocement blêmi
Roulent, ô sédentaire, ô contempteur des vagues,
Dans le même brouillard les mêmes appels vagues
Vers l'inconnu des horizons illimités.
Tu veux fuir. N'importe où, fût-ce aux bords empestés
Du Pont, fût-ce au désert, fût-ce dans l'orde Ulubre.
O sur tes cordes d'or, soudain, ce nom lugubre!...

XII

SUR LA FIN DES HUMANITÉS

Au Français de la victoire.

Vois : tout revêt déjà les tons du crépuscule;
Omphale en se jouant a triomphé d'Hercule
Et le héros s'endort auprès de son épieu.
Garde-toi, si tu crains le Barbare sans Dieu
Des steppes ou celui, peut-être plus terrible,
Qui s'avance en mâchant des versets de la Bible
Et qui porte un dollar à la place du cœur.
Mais ton pire ennemi, c'est toi-même, ô vainqueur!
Toi qui, répudiant Virgile après Homère,
De Rome, ta nourrice, et d'Athènes, ta mère,
Rejettes à la fois le verbe et la leçon.
Je te plains, ballotté de Lénine en Wilson,
Car l'heure qu'annonçait Renan n'est plus lointaine
Où descendra sur la pensée européenne,
Éteignant tout, foyer, laboratoire, autel,
La grande nuit du béotisme universel.

JEAN DAOULAS

CONTE POUR LES PETITS

JEAN DAOULAS

OU L'HISTOIRE DU MOUSSAILLON QUI VOULAIT ÊTRE NOVICE

I

Avec sa pâleur qui navre,
Son geste humble et ses yeux las,
Le petit Jean Daoulas
Vient chercher fortune au Havre.

Voilà vingt grands jours passés,
Vingt grands jours qu'il bat l'estrade,
Déjeunant d'une bourrade
Et buvant l'eau des fossés.

Pour accueillir à sa table
L'enfant venu de si loin,
Ne se trouvera-t-il point
Quelque hôtelier charitable?

Il cherche... Près d'Ignauval,
Une enseigne enfin le tente :
Veuve Rouzic, débitante,
Loge à pied et à cheval.

Rouzic. Un tel nom l'étonne.
Pourtant il n'a pas rêvé :
Doux comme un fredon d'*ave,*
C'est bien un nom de Bretonne.

Il hésite, pousse l'huis,
Entre et tire sa casquette,
La veuve est là qui caquette,
Ronde et large comme un muid.

« Bonjour, madame l'hôtesse,
Je suis un pays à vous :
Jean Daoulas, du Trévoux,
Dit-il avec politesse.

« J'arrive à pied de là-bas,
Des fins fonds du Finistère
Et n'ai pour tout bien sur terre
Que ma gourde et mon *pen-bas.*

— Bon! dit la veuve écarlate.
Et que viens-tu faire ici,
Beau muguet de Sans-Souci,
Jeannot de la Bourse-Plate?

« Crois-tu qu'on loge céans
Les altesses de ta sorte?
Houst! méchant drille, qu'on sorte :
Au diable les fainéants! »

II

Lui, Jean, traité de drille et par ce sac à graisse!
« C'est bon, dit-il, vous êtes la maîtresse :
J'obéis. Mais prenez un ton moins véhément.
Bien que vous en pensiez, pauvreté n'est point vice
Et je venais, tout simplement,
Chercher au Havre à m'engager comme novice,
Puisqu'on ne trouve plus chez nous d'embarquement.
Mon père est mort à Terre-Neuve
En larguant le ris d'un hunier.

Monsieur l'armateur à sa veuve
Fit un beau salut, — le dernier.
Que devenir sans sou ni maille?
J'avais treize ans, j'étais l'aîné de la marmaille :
On me prit comme mousse à bord du *Jeune-Armand.*
C'était un brick de trois cents tonnes,
A coque bleue, à listons jaunes,
Un joli brin de bâtiment.
Mais voyez, s'il vous plaît, hôtesse, la malchance :
Tout alla de travers dès que je fus à bord;
Si l'on piquait du sud, le vent sautait au nord,
Et, quand le temps avait belle apparence,
C'est le poisson
Qui, comme exprès, boudait à l'hameçon...
Autre campagne et nouvelle aventure,
Mais pire, dont la cause était un gros glaçon,
Plus haut deux fois que la mâture,
Qui vers nous dérivait sans bruit.
On entendit comme un long râle dans la nuit :
Atteint par bâbord à la hanche,
Le *Jeune-Armand* agonisait sous l'avalanche
Et ses agrès pendaient autour de lui.
Pas de port à proximité, pas une planche
De salut.
Il fallut
Pour nous tirer de là quelque miracle insigne.

« — C'est toi, chien de malheur, qui nous portes la guigne,
Me dit en grommelant le patron. « Par ma foi,
« Si monsieur l'armateur veut s'en fier à moi,
« Il te priera d'aller ailleurs traîner tes frusques. »
Il n'était pas méchant au fond, sous ses airs brusques,
Ce capitaine. Un soir, par le travers de Batz,
Comme je dévidais mon chapelet tout bas :
« — Petit, dit-il, largue un moment tes litanies
« Et m'écoute : la mer est pleine de manies;
« Elle aime ou hait, sans que, de toi-z'à moi,
« On en connaisse le pourquoi.
« La mer est femme enfin et ça dit tout, je croi.
« Depuis notre départ, ce ne sont qu'avanies :
« Tu ne lui reviens pas, c'est sûr.
« Quitte le *Jeune-Armand,* cherche un métier moins dur.
« Ou si parfois, malgré ta face de carême
« Et mes sermons, tu veux rester marin quand même,
« Entre au commerce, file au Havre prestement.
« Tu trouveras sans peine un bon engagement
« Au voyage, sur l'un des longs-courriers de l'Eure.
« Allons. C'est dit, mon gars. Nous serons dans une heure
« Ou deux, avec vent d'ouest et flot, à Saint-Jacut.
« Pour t'aider en chemin, petit, prends cet écu... »
Hôtesse, hôtesse, à ma place,
Qu'eussiez-vous fait, dites-moi?
Tôt ou tard la corde casse.

A mes cadets, sans grimace,
Moi, ravalant ma disgrâce,
Je donnai l'écu du roi
Et, sur la route de France,
Lesté d'espérance,
Je m'en allai droit.
De bonnes gens, parfois, me laissaient en échange
D'une chanson dormir dans un coin de leur grange;
D'autres, au temps de la moisson,
Me régalaient à leur façon
D'un coup de cidre et d'une croûte.
Même certain soir un roulier,
Me voyant trébucher de sommeil sur la route,
M'offrit place à son bord jusqu'à Montivillier.
L'essieu criait; la roue enfonçait dans l'ornière
Et, dans son humeur tavernière,
L'homme jurait : « Jarnibleu! Cadédi! »
Quelque Gascon. C'est assez leur manière.
Bénis soient-ils tous deux, l'homme et sa limonière!
Montivillier, c'est presque le Havre : hardi,
Jean! Une fois au Havre, on m'avait dit
Qu'en attendant d'être embarqué comme novice
Un Breton m'y prendrait sans faute à son service,
Qu'on en compte ici maint et maint,
Des *Ker,* des *Poul,* des *Tré,* des *Penn* jusqu'à demain
(Ah! la race n'est point brehaigne!)

Et tous vaillants, tous le cœur sur la main...
Pour lors donc, quand j'ai vu votre nom sur l'enseigne,
Je me suis dit : « Voilà qui tombe à pic...
Veuve
Rouzic...
Un nom de par chez nous sûrement. Et la preuve,
C'est que monsieur le syndic
Des gens de mer s'appelle ainsi dans ma commune. »
Je suis entré. Je n'y mettais malice aucune.
C'est votre nom encore un coup qui m'a trompé
Et, fait comme je suis, mal peigné, mal nippé,
Avec mon teint de plomb, mes chausses en détresse
Et le tampon de cuir qui leur sert de compresse,
Je conçois qu'on m'ait pris pour un parfait vaurien.
Grâce à Dieu, vous avez pu voir qu'il n'en est rien
Et que le manque de pécune
N'indique pas toujours un aigrefin...
Portez-vous bien, hôtesse, et sans rancune!
J'avais gros appétit en entrant. Mais enfin
La leçon a servi. Bonsoir. Je n'ai plus faim... »

III

Hi! Hi! Hi! Tchoum! A cette heure
Qu'a donc la veuve Rouzic?
Son œil vert de basilic
A la fois rit, cligne et pleure!...

« — Jean de la Lune, eh! mon Jean,
Tu ne t'en vas pas, j'espère?
Reste avec nous, mon compère,
Ne sois pas si diligent.

« Ce qu'on t'en disait, pauvre ange,
N'était que pour plaisanter.
J'ai de quoi te contenter.
Allons! Jeannot, bois et mange.

« Bois et mange tout ton soûl,
Si le menu t'affriande :
Bouillon, lard, saucisse et viande,
On n'est pas des grippe-sou.

« Et le cidre que j'oublie!
Hume-moi ce bouquet-là.
Du cidre de Langourla :
Tout pur jus et pas de lie.

« Du cidre breton, Jeannot,
Et qui pétille et qui mousse!...
Mais quoi donc, mon joli mousse,
D'où te vient cet air penaud?

« C'est mon refus de naguère
Qui t'est resté sur le cœur?
Bon! pour un peu de rancœur,
Vas-tu me faire la guerre? »

Tout tremblant d'émotion,
Jean n'en croit pas ses oreilles.
Du pain, du lard, ô merveilles!
Du cidre à discrétion!

Déjà l'on dresse la table
Nappe au clair, près du fourneau.
Voici la soupe, Jeannot.
Dieu! quel fumet délectable!...

Et l'enfant qui s'est assis
Se plonge dans son assiette.
Malgré sa mine inquiète,
Il mange et boit comme six.

Zeste! Il vide une carafe.
C'est un plaisir de le voir.
Notre veuve, à son comptoir,
La première s'en esclaffe.

On l'aperçoit tout au fond,
Rire large et chairs dodues,
Sous les andouilles pendues
Aux solives du plafond.

Plus de manière grognonne :
La divine Charité
Met un rayon de beauté
Sur sa face qui trognonne...

IV

Et le soir, dans son dodo,
Notre Jeannot, l'âme en fête,
Rêva qu'il se carrait déjà sur sa dunette
Et que dame Rouzic, gréée en goélette,
L'emportait à la conquête
D'un nouvel Eldorado.

CIVILIA

A Louis Madelin

LE SOMMEIL DE ROLAND

VERSION BRETONNE

A Joseph Loth,
de l'Institut.

Roland non plus qu'Artur n'est mort et, si le conte
Le dit, il s'est trompé par deux fois à sa honte.
Roland n'est qu'endormi, seigneurs. Oyez plutôt
Ce qu'en l'île d'Aval rapporte l'écriteau
A la herse pendu, tant du roi que du comte :

« Arthur et Roland de ce lieu
« En la vigile saint Mathieu
« Se lèveront, s'il plaît à Dieu. »

Comment on les coucha l'un à côté de l'autre,
C'est ce que je vais dire après ma patenôtre.

(Le récitant fait ici le signe de la croix.
L'assistance répond :)

AMEN

(Le récitant poursuit :)

Au val fumant, au val de rouge peint,
Ils ne sont plus que trois : Roland, Gauthiez, Turpin,
Le chef nu, car l'acier a décerclé leurs heaumes.
Mais ils luttent encore âprement, des deux paumes,
Et pour épieu Gauthiez a pris le tronc d'un pin,
Turpin sa crosse. Morts, hélas! les autres braves,
Gaïfer et Thibaut et Naime, les burgraves.
Faut-il les plaindre ou bien faut-il les envier?
Mais où donc, ô Roland, où donc est Olivier?
Il t'aimait, il t'était plus attaché, beau sire,
Que n'est l'ongle à la chair et la flamme à la cire.
Vous vous suiviez partout, tels les Gémeaux fameux.
Quand vous passiez, brillants et fraternels comme eux,
Rome, suant de peur, rentrait sous ses collines
Et Cadix évoquait Hercule et ses travaux.
Olivier a-t-il fui le jour de Roncevaux?
Non, Olivier est là : sur les roches voisines
Il gît, le flanc percé de flèches sarrazines
Et sa bouche muette et son beau chef pendant
Semblent encor dicter : « Cœur pour œil! Œil pour dent! »
Et Roland, que Marsile osa traiter de pleutre,
Brochant des éperons, la lance sur le feutre,
De voler, et Turpin après lui, puis Gauthiez.
C'est merveille de voir comme la mort galope
A leur suite, fauchant païens par rangs entiers.

Ferragus, Telgaquint, Nasr, terreur des moutiers,
A l'écu rougeoyant comme un œil de cyclope,
Et l'avoutre Malvit et Saïr et le fier
Camparbrun, dont le nom vit aux gorges du Fier,
Et cent autres encor que la peur éperonne
Hurlant : « Mahom! Mahom! » détalaient vers Girone.
Mais Gauthiez tombe, — Dieu lui baille pour guerdon
Son ciel, saint Christophus l'y porte en sa nacelle!
De la dextre Turpin l'absout sans rompre selle,
Car Roland, qui ne souffre aucun délai : « Sus donc!
Clame-t-il, ou ces chiens vont échapper. » Tout ploie
Devant eux, et le val tremble au cri de : « Montjoie! »
Quand à son tour Turpin chancelle : « Eh! doux compain,
Dit Roland, se peut-il que vous cédiez? » Turpin
Répond : « Mourir n'est pas céder. Au revoir, frère,
Là-haut. » Et, ce disant, l'évêque glisse à terre.
Roland cherche partout : il n'a plus un ami;
Il n'est plus dans le val âme qui vive emmi
Tous ces gisants dont l'œil chavire dans l'orbite.
Et voilà qu'il lui prend une grand'soif subite,
Car, sans qu'il sache, il est navré lui-même à mort.
Mais il n'est eau céans, païenne ni bénite.
Il s'est couché sur l'herbe, il a saisi son cor.
Il sonne. O sons du cor, le soir, sous la pinède!
Charle, Charle, entends tu? C'est ton neveu, celui
Qui t'a conquis Burgos, Pampelune, Tolède

Et, toujours en avant de l'ost, oncques n'a fui,
Empereur, c'est Roland qui sonne et crie : « A l'aide! »
Charle est sourd. En son lieu paraît un jeune clerc
Tout de blanc vêtu, beau comme le matin clair
Et qui monte un griffon aussi vif que l'éclair.
« Comment te nommes-tu? dit Roland. — Arastagne.
— Et d'où viens-tu, si tôt ou si tard? — De Bretagne
La mineure, où la mer se marie aux forêts.
J'ai pour oncle Merlin l'enchanteur qu'en ses rets
Viviane retient captif sous l'épinaie
Et pour père Kanaff à la lance empennée
Qui déconfit Bracaire et règne en Domnonée.
L'un m'enseigna l'escrime et l'autre ses secrets.
Mais bois d'abord. Voici de l'eau. » D'une halenée
Roland vida l'aiguier que lui tendait l'enfant
Et derechef voulut corner. Mais l'olifant
Cette fois ne rendit aucun son. Arastagne
Souriait, et Roland, que la colère gagne,
De lui crier : « Félon, c'est ta faute. Déjà,
Quand Charle, que Kanaff par trois fois outragea,
Me fit comte en son nom des marches de Bretagne,
J'éprouvai qu'il ne sert d'œuvrer contre les tiens,
Car vous ne joutez point par armes de chrétiens,
Mais par enchantements, sortilèges, phantasmes,
Vapeurs et tourbillons, élémentaux et miasmes.
Arrière! — Veux-tu pas boire encor? dit l'enfant.

Ma gourde, accommodant la soif la plus avide,
Se remplit d'elle-même aussitôt qu'on la vide.
Mais cette ire ne vaut dont tu vas t'échauffant
Ou tourne-la devers les démons de Biscaye,
Non contre nous qui n'eûmes part à la pagaye
Et qui serons demain gens de ta parenté. »
Or c'était l'eau de la fontaine de Jouvence
Qui reverdit les vieux, donne aux mourants santé
(L'onguent de Fierabras n'est que chiffe à côté) :
Brécilien alors l'avait en sa mouvance.
Et l'enfant expliqua qu'au dire de Merlin
Un jour viendrait que, pour parer à leur déclin,
Hermine et lys devraient s'unir sur champ de lin,
Id est par mariage, et qu'ainsi sans vergogne
Roland, le preux des preux, pouvait boire... « La rogne
Te dévore et les tiens avec toi, qui qu'en grogne! »
Dit Roland. D'être un preux n'empêche pas toujours
D'avoir le verbe rude et le cerveau rebours.
Mais l'enfant, beau jouteur et plus savant qu'un carme :
« Bois, messire, ou, sang Dieu! tu me diras pourquoi! »
Il parlait d'un tel ton que Roland resta coi
Et but. Mais il fallait, pour qu'opérât le charme,
Qu'il bût encor Trois fois. Et, ce fait, sans vacarme,
Il s'endormit, l'enfant Arastagne à ses pieds,
Du pacte d'union à venir gage et signe.
Et la motte où posait son corps devint un cygne

D'argent qui l'emporta chez nous en droite ligne.
Dieu le garde! Il a bien ses péchés expiés :
D'Aude il ne verra plus rouler les belles hanches,
Son nez traitis, ses yeux en fleur et ses mains blanches.
Dans Aval la brumeuse, en un lit broché d'or,
Auprès d'Artur, couché sous les pommiers, il dort
Imperturbablement semaines et dimanches;
Et ne se lèveront l'un l'autre de ce lieu
Qu'au jour marqué de la vigile saint Mathieu
Où doit une Pucelle issir portant le heaume,
Pour ensemble bouter l'Anglais hors du royaume
Et coudre la Bretagne à la robe de Dieu (1).

(1) Ce poème, comme le précédent, appartient à un cycle très antérieur (1878) et n'a été repris ici, avec quelques retouches, que pour des raisons où l'art pur avait faiblement à voir. D'autres auteurs, comme Kerdanet, font mourir Arastagne à côté de Roland. Dans les deux leçons, c'est le même désir d'associer la Bretagne aux fastes et aux deuils de la patrie française.

COZ-GUÉODET

A Ernest Raynaud.

Tantæ molis erat...
VIRGILE.

I

Soir d'août. Sur un fond de cinabre,
De lapis, d'émeraude et d'or,
Un paysage chauve et glabre
Comme un masque d'Imperator.

Le tien, César, fils de la Louve!
Ton sourcil, ta froide raison,
Ton dur vouloir, je les retrouve
Comme gravés sur l'horizon :

Dans ce roide et bref promontoire,
Pelé de la base au sommet,
Et dans ce grand mur péremptoire
Qui vers la terre le fermait.

La mer miroite aux embrasures
D'où s'est détaché le ciment;
Quelques toits, de vieilles masures
Qu'ennoblit encor l'arc roman,

Et partout, sur les landes rases
Que brûle un âpre siroco,
Des rocs taillés comme les phrases
De ton *De bello gallico*.

II

Torpeur. Silence. Un grillon crisse,
Et c'est l'unique bruit avec
La mélopée incantatrice
Du flot montant sur le varech.

Dans le jour fauve dont l'éclaire
Le soleil à demi sombré,
Ce paysage consulaire,
Sous le ciel breton égaré,

Par une affinité secrète
Émeut de son viril accent
D'obscurs témoins de la conquête
Endormis au fond de mon sang.

L'un d'eux, qui sait? quelque transfuge,
Un blessé des derniers assauts,
M'élisant en son cœur pour juge,
Vint s'enrôler sous tes faisceaux.

Et c'est lui, ce lointain ancêtre
Des temps où Rome ici campait,
Qui s'accoude avec moi peut-être,
Ce soir d'août, sur ton parapet.

III

Il me dit : « Vois, pèse, compare.
Quel était l'enjeu du destin?
Un instant d'ivresse barbare
Ou vingt siècles d'ordre latin.

« Car, autour de ce moignon d'isthme,
C'est cela qui se décidait
Entre le Romain et l'Occisme
Sous les murs du Coz-Guéodet.

« Brave, prodigue de sa vie
Est le Celte. Qui le nia?
Hélas! il donne à Gergovie
Pour lendemain Alésia.

« Ses victoires à peine écloses
S'effeuillent, tombent au Léthé.
Rome seule met sur les choses
Une empreinte d'éternité.

« Le cep, les marches, l'exil sombre,
J'acceptai tout pour que sa main
Assemblât et parfît dans l'ombre
L'édifice gallo-romain. »

IV

Ainsi, penché sur mon épaule,
Le complice obscur qu'en mon sang
Rome nourrit contre la Gaule
Parle dans le jour finissant.

Et lentement, comme une tente,
La nuit se déploie au-dessus
De votre présence latente,
César et Publius Crassus.

BERCEUSE DES MAUVAIS TEMPS

A mon filleul Patrick.

Dodo, Patrick... Il grêle, il vente,
Vente au ponant, vente au levant...
Toute la rose d'épouvante!
Tous les vents en un même vent!...
Docile à la main qui te berce,
Ferme les yeux sous ton rideau.
L'embrun nous mord, le froid nous gerce :
Dodo, Patrick, dodo, dodo...

Fais dodo... La haine soufflète
Jésus errant par les chemins.
Jadis, quand revenait sa fête,
Tous les Bretons joignaient les mains.
Ignorant du mal qui nous ronge,
Reste fidèle à leur credo.
Dors leur sommeil, songe leur songe :
Dodo, Patrick, dodo, dodo...

Fais dodo... Rénégats et traîtres,
La meute est lâchée : hors la loi,
La vieille langue des ancêtres
A qui nous gardions notre foi!
De cette foi comme de l'autre
Combes dit qu'elle est un bandeau.
N'écoute pas le bon apôtre :
Dodo, Patrick, dodo, dodo...

Fais dodo... Sur ta page blanche,
Avenir, nous avions rêvé
D'écrire un jour le mot Revanche :
Ce jour-là ne s'est pas levé.
Il ne se lèvera plus guère...
La guerre, merci du cadeau !
Nous ne voulons plus de la guerre :
Dodo, Patrick, dodo, dodo...

Dodo, Patrick... L'aube va naître :
L'hiver n'a qu'un temps, mon amour.
Quand tu t'éveilleras, peut-être
Le printemps sera de retour.
Déjà ses fourriers sont en marche,
Un vol là-bas glisse à fleur d'eau :
Si c'était toi, ramier de l'Arche!...
Dodo, Patrick, dodo, dodo...

1904.

TROP TARD

(SOUVENIR DE LA MOBILISATION)

A André Dumas.

« ... La petite ville de Lannion, qui était encore, il y a un quart de siècle, une ville du moyen âge... Il coula de longues heures à voir, sur les quais, les eaux paresseuses du Léguer caresser mollement les coques noires des cotres et des chasse-marée; il mena ses premiers jeux dans les rues montueuses, à l'ombre de ces vieilles maisons aux poutres sculptées et peintes en rouge, aux murs que les ardoises revêtent comme d'une cotte d'armes azurée et sombre... »

ANATOLE FRANCE, *La Vie littéraire.*

Et voici revenus les jours de mon enfance,
Non point les vaporeux et blonds matins d'antan,
Mais la tragique horreur des jours de la Défense,
Quand de chaque sillon germait un combattant.

Lignards, dragons, marins aux faces basanées,
Sur qui la *Marseillaise* enflait sa grande voix,
Pêle-mêle gagnant le Rhin par longs convois,
Le hasard me ramène – après combien d'années! –
Aux lieux où je les vis pour la première fois.
C'est le même décor charmant, à peine étrange,
Tant il est familier à l'œil des citadins,
De pignons cuirassés d'ardoises en losange,
De blés mûrs, de clochers, de mâts et de jardins.
Le même soleil d'août incendiait les seigles :
Rien n'a changé, ni les toits bleus, ni les prés verts,
Hormis nous qu'avant l'heure ont blanchis les hivers,
Trop jeunes autrefois pour mourir sous nos aigles
Et trop vieux aujourd'hui pour venger leurs revers.
Le signal que nos yeux guettaient sur les collines
S'est allumé trop tard, quand nous n'étions plus là :
Seule, au gémissement des cités orphelines
Répondait la clameur des hordes d'Attila.
Sous tant d'adversité si notre âme succombe,
C'est qu'à d'autres destins on nous avait promis.
Marqués dès le berceau pour la rouge hécatombe,
Nous étions prêts : pourquoi nous prend-on notre tombe?
Pourquoi n'est-ce pas nous qui partons, mais nos fils?
L'âge avait-il donc fait notre bras si débile?
Terre des vins légers et des âcres houblons,
Des grands papillons noirs broutant les cheveux blonds,

Des longs toits surplombants où, comme une sibylle,
S'érige, l'œil mi-clos, la cigogne immobile,
Alsace, légendaire Alsace du vieux temps
Où le Rhin balançait dans ses eaux smaragdines
Des croupes de tritons et des rires d'ondines,
Cher pays, nous t'aimions toujours comme à vingt ans;
Vous hantiez nos sommeils, bleus défilés des Vosges,
Cimetières lorrains enfouis sous les sauges,
Doux coteaux mosellans dont Ausone s'éprit
— Hélas! et vainement offerte à la Revanche,
Notre vie inutile est une page blanche
Où la mort n'aura rien écrit.

Lannion, 6 août 1914.

POUR NOS MARINS (1)

It's a long, long way...

Donnez. Que votre offrande à la nôtre s'ajoute!
Jusqu'au port souhaité longue, longue est la route
Et dure... Combien d'eux reverront leurs foyers?

Donnez. Pour tout le sang dont ils furent prodigues :
Ceux-ci sur leurs tillacs et ceux-là sur leurs digues,
Matelots de la Flotte et marins fusiliers,

(1) Poème composé à la demande de l'*Œuvre du Secours de la France à ses Marins* (1917).

Revenants de Dixmude aux faces de vertige,
Guetteurs que dans la hune un âpre vent fustige
Et timoniers que coiffe un éternel embrun,

Torpilleurs, chalutiers, servants des Hauts-de-Meuse,
Traquant la mine errante au fond de l'eau brumeuse
Ou tournoyant par les maëlstroms de Verdun,

A tout ce peuple obscur de vagabonds sublimes,
Ballotté jour et nuit d'abîmes en abîmes
Dans l'immense rumeur du vent et du flot noir,

Sans biscuit quelquefois, sans tabac, sans lainage,
Donnez — et que par vous la route du carnage
S'éclaire d'un rayon de tendresse et d'espoir!

DÉROULÈDE (1)

A Sébastien-Charles Lecomte.

« Certains dévots ont la folie de la Croix : Déroulède a la folie de la Patrie ».
Bâtonnier FALATEUF.

Déroulède, frère orageux de saint François...
Comme d'autres le fanatisme de la Croix,
N'aspirant, ne songeant qu'à notre délivrance,
Il eut, lui, la folie insigne de la France.

(1) Écrit pour l'inauguration de sa statue : 20 novembre 1927.

Je le revois par une fin d'après-midi
Des derniers temps, face au lion de Bartholdi,
La redingote au vent, l'œil cave, tête nue,
Haranguant ses ligueurs massés sur l'avenue.
D'où venait-il? De Champigny? De Châtillon?
Je ne sais. Mais cet ouragan, ce tourbillon,
N'avait plus de vivant à cette heure que l'âme
Et se tassait, hélas, comme une vieille femme,
Dans des châles, sur les coussins de son landau.
Immobile, ses yeux songeurs, sous le rideau
Des cils, suivant la même éternelle pensée,
Il se taisait, quand au tournant de la chaussée,
Dans la pourpre du soir, surgit, beau de dédain,
Le Lion. Quel échange entre eux se fit soudain?
Le mal suppliciait en lui chaque jointure.
N'importe : il se leva tout droit dans sa voiture
Et, pour parler, tira lentement son chapeau.
Son long corps évoquait la hampe d'un drapeau
Dont l'or du crépuscule aurait fourni la frange.
Il y avait en lui du spectre et de l'archange.
Peut-être habitait-il déjà l'ombre. Il parla
Avec le timbre sourd des voix de l'Au-Delà
Et, tandis qu'abîmé dans son rêve extatique,
Mêlant Rome à la France et la Gaule à l'Attique,
Il jurait les Brutus et les Philopœmen,
Les Velléda debout au pied de leur dolmen,

Les Kellermann vengeurs faisant hurler le bronze,
Que tout n'était pas dit après Soixante et Onze
Que pour tuer un peuple il faut plus d'un Sedan,
Que le droit n'est jamais prescrit, son œil ardent
Ne cessait d'observer, du côté de Montrouge,
L'impassible félin, noir sur le couchant rouge...
Il jeta tout son cœur dans sa péroraison.
Un tonnerre lointain grondait à l'horizon
Et, porté, l'on eût dit, par un vent de victoire,
Semblait, en ce soir lourd, sanglant, divinatoire,
Le rauque assentiment du grand fauve d'airain...

O retours, ô clairons de Gouraud sur le Rhin!

A PLANCUS

Le « mystère d'Ulysse » est ton propre mystère,
Plancus, et ton Ithaque a pour nom : Royauté.
Mais, avant d'aborder à cette haute terre
Qu'érige à l'horizon ton âpre volonté,

Il te faudra courir une mer courroucée
Moins contre ton étrave et son sillon de feu
Que contre cet orgueil d'une humaine pensée
Qui se dresse à la poupe et qui tient tête à Dieu.

Veille! La foudre gronde autour du mât qui craque.
Pilote au cœur d'airain, verras-tu ton Ithaque
Ou si, sous l'œil moqueur de l'impure Circé,

Frappé par Jupiter sur ton navire en cendre,
Dans le gouffre écumant il te faudra de scendre?
Mais tu t'abîmeras sans avoir renoncé.

1927.

LA
VISITE NOCTURNE

AVEC TRADUCTION ANGLAISE

DE R. ASHLEY AUDRA

A Julien Lemordant.

LA VISITE NOCTURNE

« L'Armorique, terre des morts ».
Camille JULLIAN.

C'est vous, Alan Seeger? Comme vous êtes pâle,
Cher hôte! Il vente, il pleut : pluie et vent de Noroît.
Vos yeux pers et changeants, vos yeux couleur d'opale
Luisent d'un éclat dur dans votre masque étroit...

Et lui, ce compagnon penché sur votre épaule,
Si long, si maigre et ruisselant et tout transi,
Serait-ce pas Quentin Roosevelt? Ma parole,
Il est plus pâle encor que vous, plus triste aussi.

THE VISIT IN THE NIGHT

« *Armor, land of the Death* ».
Camille JULLIAN.

Oh, Alan Seeger, is that you? How pale you are,
Dear guest! The rain is falling, and the wind blows nor'
Your deep blue eyes, your eyes of opal lights, [*nor' west,*
Gleam hard and fiercely in your long lean face.

And he, that comrade leaning on your shoulder,
So gaunt and thin, so drenched and shuddering with cold,
Can it be Quentin Roosevelt? Upon my word,
He's whiter still than you, still sadder too.

Entrez et séchez-vous devant mon feu de tourbe
L'un et l'autre. Salut, amis mélancholieux!
C'est l'heure où le soleil, ayant décrit sa courbe,
Au palus familier ramène les courlieux.

On les entend siffler dans le fiord solitaire...
Otez vos casques, *pards;* posez-les dans ce coin.
Vous ne connaissiez pas la Bretagne? Une terre
Étrange en vérité, si loin de tout, si loin!...

Si loin que l'on y compte encore par calendes...
Si loin que quelquefois, sur le grand pays plat,
On croirait, dans la noire immensité des landes,
Habiter un canton perdu de l'Au-delà...

Certes votre visite ailleurs pourrait surprendre.
Mais ici! Les vivants sont ici moins vivants
Que les morts; l'air lui-même a comme un goût de cendre.
Et les vents!... Quelle voix parle donc dans les vents?

Les soldats qui veillaient aux portes décumanes,
Du temps que Publius Crassus campait chez nous,
Y croyaient distinguer l'ardent soupir des Manes
Et c'est ici qu'Ulysse affronta leurs remous.

Enter and dry yourselves before my fire.
Sad friends, you're welcome both,
'Tis now the sinking sun, his day's course done,
Draws back the curlew shoreward to her marshes.

Hark to her whistling in the lonely fiord.
Take off your helmets, pards, and set them here.
You know not Brittany? In very truth
A strange land, far from everywhere, so very far.

So far that here they still count time by calends,
So lost that sometimes in this wide flat land
It seems midst dark and boundless waste of moors
As tho' one lived in some lost region of Beyond.

Certes, your coming might surprise, elsewhere
But here! The living are less living
Than the dead; the air itself bears taint of ashes.
And the winds! What voice cries in the winds?

The Roman sentry, guarding the camp gates
In days when Romans ranged o'er this our land,
Heard in their soughing, wailing of the Manes.
'Twas here Ulysses braved their ghostly rout.

Et moi-même, saisi d'un pressentiment vague,
Au moment de bourrer ma pipe, que de fois
Ma main s'est arrêtée en fouillant dans ma blague,
Parce que je croyais entendre votre voix!...

* * *

Allons, déridez-vous, quittez-moi cet air gauche
Et penaud qui sied mal à des Anglo-Saxons :
Quand on est comme vous sans peur et sans reproche,
On est le bienvenu partout, mes chers garçons.

Comment? Que dites-vous? Qu'il faut qu'on vous excuse?
Mais non! Et c'est à vous de m'excuser, hélas!
Les Tiburs étaient bons dans les temps où la Muse
Fréquentait chez Auguste — et non chez Rabagas.

Heureux qui, comme moi, conserve un toit de tuiles,
Quand tant d'autres, sur leurs sillons encor fumants,
A ce maître verbeux des Victoires stériles
Doivent d'avoir connu tous les renoncements!

And I myself, seized by some vague foreboding,
Just as I filled my pipe, how many times
My hand has stayed its fumbling in my pouch
Because I thought that I could hear your voices!

* * *

Come, smile, away with that strained manner,
That guilty look; it sits ill on your race
Those who like you are without fear or taint,
Are welcome everywhere, my dear brave lads.

What? What's that you say? We must excuse you?
No, no, 'tis you must pardon me, alas.
Tibur was good in those days when the Muse
Was welcomed by Augustus; bu 'tis not so when Rabagas is host.

Happy are those who, like myself, have still a roof,
Whilst others in their furrows, smoke-swept still,
Owe to a wordy Master barren victories
And bitter knowledge of all sacrifice.

Puis même à ma vie humble il n'est pas qu'amertume :
Le pain qu'on rationne en semble plus sacré;
Les doigts qui ne savaient gouverner que la plume
Découvrent à la bêche un attrait ignoré...

Vous souriez? Sans mettre en doute mon courage,
Je vous parais bien vieux pour faire ces métiers?
Mais vous, pauvres enfants, consultiez-vous votre âge
Au mois d'août mil neuf cent quatorze? — Vous partiez.

L'un écolier encore et l'autre à peine adulte,
Sans vous être donné le mot, d'un même élan,
Vous vous jetiez tous deux dans l'immense tumulte
Et vers votre destin vous partiez en sifflant.

Pourtant vous n'aviez pas de foyer à défendre,
Pas de mère, de sœur, d'amante à protéger,
Et les canons, pointés de l'Alsace à la Flandre,
Pour vous du moins, tonnaient sous un ciel étranger.

Fabuleux dernier-né des peuples, l'Amérique,
Entre les bras jumeaux de ses deux océans,
Peut librement, après son labeur frénétique,
Comme Hercule au berceau, fermer ses poings géants.

Yet in my humble life, all is not bitterness;
Bread, stinted, is but holier to my lips.
These hands, that erstwhile only knew to guide the pen
Wield now the hoe with an undreamt of pleasure.

You smile? You would not doubt the valiance of my heart?
Yet to your eyes I'm old for such a trade.
But you, poor children, say, weighed you your years
In August nineteen fourteen? Nay, you went!

The one a school-boy still, the other barely grown
Each unbeknown to other, moved by a noble fire.
You sprang as one into the raging strife
And whistling still, you went to meet your fate.

And yet you had no hearth or home to save,
No mother, sister, sweetheart to protect;
And, deadly ranged from Alsace to the sea,
The cannon roared for you 'neath foreign skies.

Fabulous. last born of peoples, thou
America, twixt the arms of thy twin mains
Thou couldst unhindered, after mighty labour,
Like infant Hercules, close thy mighty fists;

Nul n'oserait troubler son rythme de machine.
Vous le saviez. Et vous saviez peut-être aussi,
Pour en avoir goûté la tendresse divine,
Qu'il est là-bas des soirs plus veloutés qu'ici...

Ah! quand Staten en fleur leur ouvrait sa tonnelle,
Aux terrasses d'Harvard quand le ciel est si beau,
Toi seul, mystique amour de la France éternelle,
Pouvais jeter ces cœurs au prochain paquebot!

Mère des arts, des lois, des vins d'or, du bien dire,
France en qui revivaient Rome, Athène et Sion,
C'est tout l'enchantement du monde et son sourire
Qu'ils défendaient en toi, terre d'élection.

Patrimoine commun de la pensée humaine,
Tu leur appartenais autant qu'à nous vraiment.
Et c'est pourquoi, tombés sur la Marne ou sur l'Aisne,
Ils ne veulent de nous aucun remerciement.

Que dis-je? C'est à nous qu'ils rendraient grâce — ou presque
Ah! non, cessez ce jeu, mes amis, et voyez
Comme, dans cette nuit étrange et romanesque,
Tout conspire au rappel des temps trop oubliés.

None would dare break the rhythm of thy machines.
You knew it well. You knew perhaps besides,
For having tasted of their tenderness divine,
That yonder summer nights are softer far than here!

While Staten all a 'flower gave her green shades
And the sky spread blue above the Harvard lawns,
Thou only, mystic love of France Eternal,
Couldst hurl those hearts into the first boat out.

Mother of Arts, of Law, of golden wine and speech,
France, in whom Rome, Sion, Athens lived again,
'Twas all the enchantment of the world and all its joy,
That they would save in thee, thou chosen land.

A common heritage of human thought,
Theirs verily as much as ours,
And therefore when they fell on Marne and Aisne
'Twas without thought of thanks from us or ours.

What do I say? They would thank us — almost —
Ah no! Come, cease this mockery, friends, and look:
On such a night as this, so weird and wild
Each thing cries out to us of days too soon forgot.

Il pleuvait, il ventait : un Noroît en délire...
Voici pacifié l'automne au cœur changeant :
La lune danse sur l'étang et l'on voit luire
Entre mes pins le bout de sa corne d'argent...

Or c'est par une nuit pareille qu'en Santerre.
Vous prîtes rendez-vous, Alan, avec la Mort.
« Ce sera, disiez-vous, dans un bourg solitaire,
Au penchant d'un coteau délabré, vers le Nord.

« Dieu sait qu'il est plus doux, près d'un beau corps qui ploie,
De sentir à son cou se nouer deux bras nus!
Cependant j'ai donné ma parole avec joie
Et je mourrai pour ceux qui ne sont pas venus (1). »

Ils sont venus depuis, Alan. Votre holocauste
N'a pas été perdu ni celui de Quentin.
Hurrah, *boys!* La vigie a, du haut de son poste,
Signalé leurs troupeaux de dreadnoughts, un matin.

Le ciel, la mer en étaient noirs jusqu'aux tropiques;
De leurs cales coulaient l'or, les aciers, les blés;
Tout un ruissellement d'espérances épiques
S'échappait avec eux de leurs flancs constellés.

(1) Adapté des poèmes de guerre d'Alan Seeger.

T was raining; the wind blew, a wild nor'wester.
See, fickle-hearted Autumn is content.
The moon is dancing on the pond, and through
My pines there gleams her silvery horn.

Now 'twas on such a night that in Santerre
You, Alan made your pact with Death
« 'Twill be, you said, in some lone town,
The slope of some torn hill-side, facing north.

« God knows 'tis sweeter, close to some fair yieldingbody
To feel two bare arms twine about my neck.
And yet I give my word with joyful heart
And I will die for those who have not come. »

They did come, Alan! And that holocaust of yours
Was not in vain, nor Quentin's.
Hurrah, boys! The watch aloft on the look out
Signalled the line of dreadnoughts one fair morning.

The sky, the sea, were black unto the tropics.
From out their holds poured gold and steel and wheat;
A streaming flood of high and noble hopes
Poured forth with them from out their starred flanks.

Et ce fut la victoire enfin, — si débonnaire
Que déjà le vaincu parle en maître au vainqueur.
Mais quoi! l'on nous disait qu'elle ouvrait une autre ère
Et que l'Europe allait ne faire qu'un seul cœur!...

« *Faut-il donc que le mensonge des réparations allemandes aboutisse à des encaissements américains?* »

CLEMENCEAU,
Lettre au Président Coolidge,

Paix du Droit, legs fumeux de l'abbé de Saint-Pierre,
Voilà donc tes beaux fruits, rêve du vieux Wilson :
A la nation sœur changée en créancière
Tout l'or du Rhin ne paierait pas notre rançon.

Cependant que, courbés sous l'effroyable dette,
Libérateurs du monde au dollar asservis,
Livrés vifs à Shylock dont le couteau s'apprête
A tailler dans nos chairs et la chair de nos fils,

Nous expions l'erreur, mal éteinte en nos âmes,
D'avoir cru que, s'il est encor de justes lois,
Deux millions de morts et nos villes en flammes
Dans la grande balance auraient aussi leur poids,

And then the victory that came at last — so debonair
That now the vanquished speaks as master to the victor.
But what! They told us 'twas the dawn of a new day
And that now Europe was to beat as with one heart!

« *And must it come to this, that the fiction of German reparations should end in America getting the cash?* »

CLEMENCEAU,
Letter to President Coolidge.

Just Peace, you empty legacy from Abbé de Saint-Pierre,
Here are your golden fruits, old Wilson's dream;
And with the sister nation turned a creditor
Not all the Rhinegold can pay off our ransom.

And so weighed down by the appalling debt,
Redeemers of the world, bound by th'almighty dollar,
Turned over living still to Shylock, that his knife
May take his pound of flesh from us and from our sons,

We pay for our poor dream, that will not fade,
Hoping if law and justice be not false,
Two million dead, and our fair towns in flames
Would have their weight in the great scales of Peace.

Sublimes compagnons de nos premières fièvres,
Demeurez près de nous, couple prédestiné,
Et retenez le mot qui tremble sur vos lèvres,
Puisque pour vous, déjà, nous avions pardonné.

Rûn-Rouz, septembre-octobre 1926.

Great comrades of our first brave fervour,
Stay by us, chosen brothers in our pain,
Keep black that word which trembles on your lips,
Since for your sakes, our hearts have spoke forgiveness (1)

Traduction anglaise de R. Ashley Audra.

(1) The author is far from confusing the great American people with a few coldblooded financiers and politicians, and it is the latter only that he compares with Shylock.

FIN

TABLE

IMPRESSIONS ET SOUVENIRS

AILLEURS

	Pages
Alésia	5
Destin (Réponse de Fernand Mazade)	7
Anthéor	9
Ariette dauphinoise	12
A une Normande	14
L'Affût	16
L'Algeiras	20
Conseils à une belle nonchalante	22
Matelots	24

EN BRETAGNE

Rûn-Rouz	33
Les Bigoudèns	37
Membra Dei	42
Medio de fonte dolorum	44
Marc'harit Phulup	47

Pages.
Epitaphe pour Lise Bellec 48
Pleine nuit 50
Huelgoat 52
Sur la dune 55
Sérénade 57
Soirs de Saint-Jean 59
A Louis Boivin 62
Nocturne 65
Le Manoir 66
Le Rossignol 68
La dernière idylle 70
Feux d'écobue 71

LE TREIZAIN DE LA NOSTALGIE ET DU DÉCHIREMENT

PETITE SUITE EN MINEUR

Paysage 79
Sur les Bancs de Flandre 81
Mors et Vita 83
La Sirène morte 84
Invocation aux étoiles 86
Autre prière aux étoiles 88
Pour le tombeau de Ronsard 90
Benvolio 92

« PAUCISSIMA MEÆ »

Sur une inscription 97
Nuit pascale 99
Colloque avec l'Avril 101
Le Cimetière où tu dormiras 103
Vision 107

A LA FANÉE DU JOUR

Pages.
Départ 111
Journal de bord 113
La maison blanche 118
La Bretonne 120
Sur une pensée de Champfort 121
Marguerite d'Écosse 123
Haïdja 125
L'heure trouble 127
Courlieux 129
A Fagus 131
L'Appel 133
Perceval 135
Le Serpent jaune 137
Au poète de la Bretagne : Anatole Le Braz 139
Vers dorés 144
Jean Daoulas (Conte pour les petits) 151

CIVILIA

Le Sommeil de Roland 165
Coz-Guéodet 171
Berceuse des mauvais temps 175
Trop tard (Souvenir de la mobilisation) 178
Pour nos marins 181
Déroulède 183
A Plancus 186

LA VISITE NOCTURNE

The visit in the night 190

Cet ouvrage

a été achevé d'imprimer sur les presses

de la

LIBRAIRIE PLON

le 2 février 1932.

A LA MÊME LIBRAIRIE

Paul Arène. — **La Veine d'argile.** Contes . 1 vol.
— **Vers la Calanque.** Contes . . . . . 1 vol.
Jean BALDE. — **La Vigne et la Maison.** Roman. *(Prix Northcliffe 1922.)* 1 v. — **Le Goéland.** Rom. 1 vol.
— **Reine d'Arbieux** . . . . . 1 vol.
— *Un d'Artagnan de plume.* **Jean-Franç. Bladé.** 1 vol.
Ch. DE BORDEU. — **La Terre de Béarn.** 1 vol.
Gaston CHÉRAU. — ***La Despélouquéro.** 1 vol.
Georges CLEMENCEAU. — **Figures de Vendée.** Nouvelles . . . . . 1 vol.
J. DUFOURT. — **Marielle.** Roman . . . . 1 vol.
— **Calixte ou l'introduction à la vie lyonnaise.** Roman . . . . . 1 vol.
— **Laurette ou les amours lyonnaises.** Rom. 1 vol.
— **Une femme comme les autres.** Roman. Un vol.
Jean-François D'ESTALENX. — **La Route d'eau.** Roman. . . . . 1 vol.
— **Les Auvents au soleil.** Roman . . . . . 1 vol.
Émile HENRIOT. — **Aricie Brun ou les vertus bourgeoises.** Roman. . . . . 1 vol.
Charles LE GOFFIC, de l'Académie française. — **L'Abbesse de Guérande.** Roman. . . . . 1 vol.
— **Madame Ruguellou** Roman. . . . . 1 vol.
Pierre LHANDE. — **Mirentchu.** Roman. . . . 1 vol.
— **Luis.** Roman . . . . . 1 vol.
François MENEZ. — **Le pays perdu.** Rom. 1 vol.
Ernest PÉROCHON. — **Nêne.** Roman. . . . 1 vol.
— **Les Creux-de-Maisons.** Roman . . . . . 1 vol.
— **La Parcelle 32.** Roman. . . . . 1 vol.
— **Les Gardiennes.** Roman . . . . . 1 vol.
— **Marie-Rose Méchain.** Roman . . . . . 1 vol.
Joseph DE PESQUIDOUX. — ***Chez nous.** 2 vol.
— ***Sur la glèbe.** 1 vol. — ***Le Livre de raison.** 2 vol.
Gaston ROUPNEL. — **Nono.** Roman . . . . 1 vol.
Charles SILVESTRE. — **L'Amour et la Mort de Jean Pradeau.** Roman. . . . . 1 vol.
— ***Aimée Villard, fille de France.** Roman. 1 vol.
— ***Belle Sylvie.** Roman . . . . . 1 vol.
— ***Prodige du cœur.** Roman . . . . . 1 vol.
— ***Le Voyage rustique** . . . . . 1 vol.
— ***Cœur paysan.** Roman, 1 vol. — **Monsieur Terral.** Roman. . . . . 1 vol.
— **La Prairie et la flamme.** Roman . . . . 1 vol.

PARIS (FRANCE). TYP. PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1932. 41651-IV-12.